

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14<sup>ME</sup> ANNÉE, No 682.—SAMEDI, 29 MAI 1897

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cent  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cent  
Tarif spécial pour annonces à long terme



PARIS.—L'incendie du bazar de charité : Un brasier de chair humaine

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 29 MAI 1897

## SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par R. LeFort.—Poésie : Le feu, par C. Hugues.—Lecture de la jeune fille, par Fauvette.—Les médaillés de 1812, par B. Sulte.—Poésie : Vieux piano, par E. Nelligan.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Un brasier de chair humaine, par F. Picard.—Léo Taxil, le roi des fumistes, par F. Picard.—Petite poste en famille.—Poésie : Prends garde, par J. Melançon.—À l'auguste Reine du Ciel, par Marie Drolet.—Bibliographie.—L'honorable Dr J. Girouard, par F. P.—M. J. Barsalou, par F. P.—La guerre d'Orient.—Renseignements divers.—Théâtres.—La mode modeste.—Choses et autres.—Feuilletons : La veuve du garde, par R. de Navery ; Un drame au Labrador, par le Dr Eugène Dick.

GRAVURES.—L'incendie du bazar de charité à Paris : Un brasier de chair humaine.—Portraits : L'hon. Dr J. Girouard ; M. J. Barsalou ; Léo Taxil.—La nouvelle église de Saint-Louis de France.—La guerre d'Orient : Abandon de la ville de Larisse par les Grecs.—Séance au sujet de Diana Vaughan, à Paris : L'abbé Garnier répondant à Léo Taxil.—Une couvée.—Gravure du feuilleton.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Nous commencerons aujourd'hui par un petit conseil pratique dont on nous saura gré, nous le croyons du moins :

Quand, par suite d'un faux mouvement, ou d'une imprudence, on laisse tomber une lampe à pétrole allumée, presque chaque fois le pétrole s'enflamme ; que de pertes de vie, que d'incendies n'ont pas eu d'autre cause !

L'eau ne sert de rien en pareil cas : elle étend le feu. Le sable est ce qu'il y a de meilleur ; mais, peut-on avoir une charge de sable dans son salon, ou à la cuisine ?

Voici un moyen à la portée de tous : généralement, on a du lait dans tout ménage. Il suffit d'en jeter un peu sur le liquide enflammé qui s'éteint aussitôt.

Cette recette est précieuse pour chacun, on devrait l'afficher dans chaque demeure.

Nos lecteurs auront sous les yeux, par le présent

numéro, la photogravure de la magnifique église de Saint-Louis de France, à Montréal. Cette église vient d'être achevée, et la dédicace en a eu lieu par Mgr La Rocque, le révérendissime évêque de Sherbrooke, frère de M. Charles La Rocque, le dévoué curé de Saint-Louis de France.

Cette église est superbe, et l'intérieur répond par sa magnificence, à la magnificence de l'extérieur.

Les boiseries du chœur nous font voir l'effet merveilleux que l'on peut obtenir par les bois si riches de notre beau Canada. Qui n'a admiré déjà les autels de l'église du Gesù, rue Bleury ; et la gracieuse chapelle—quoiqu'un peu trop fleurie—du Sacré-Cœur, attendant à Notre-Dame ?

La lumière, à Saint-Louis de France, sera jetée à profusion par les lampes électriques disposées avec grand art autour des colonnes, partout : des lustres de grande beauté viendront lancer leurs faisceaux de rayons dans les rayons des parois.

L'édifice fait honneur aux architectes, MM. Roy, Gauthier et Contant, comme chaque détail fait honneur à ceux qui ont entrepris ces détails.

Le Premier du Canada, l'hon. M. W. Laurier, part décidément le 5 juin. Il se rend en Angleterre, où il assistera aux fêtes du jubilé de la Reine, fera un tour en Europe, et ne rentrera qu'en septembre.

C'est durant ce voyage que, nous disait notre sympathique chroniqueur de Paris, M. Rodolphe Brunet, notre illustre compatriote sera présenté au très illustre orateur de France, M. le comte Albert de Mun.

Le vendredi, 21 mai courant, une société nombreuse et choisie se réunissait à l'hôtel Windsor, à Montréal : il s'agissait de la remise à l'hon. M. Wilfrid Laurier de son portrait grandeur naturelle, œuvre d'un de nos jeunes artistes Canadiens-français, M. G. Delfosse.

Un discours, sur papier vélin, supérieurement enluminé, fut lu par M. Archambault. L'honorable Premier répondit avec beaucoup d'à-propos, se promettant de travailler au bonheur et à la prospérité du pays. Il disait être au port : mais quand le navire a touché un port et réglé ses affaires, il se dirige vers un autre endroit. Il sait qu'il ne peut s'endormir sur ses lauriers.

Il veut chercher, avec tact et délicatesse, à concilier la Religion et la Liberté : ces deux idées sont loin de s'exclure.

Il termine, comme il avait commencé, en remerciant ses amis de Montréal de leur beau cadeau, de la pensée qu'ils ont eue.

L'hon. M. Marchand, futur Premier de Québec, adressa aussi quelques paroles de cœur à ceux qui l'entouraient. Il se consacra, lui aussi, s'il est appelé à la direction de la province, au bien-être général.

Voilà l'esquisse fidèle de cette petite réunion tout intime, où l'un des collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ fut présenté à l'hon. M. W. Laurier par M. le Commandeur G. Drolet.

Ne quittons point notre beau Canada sans parler de notre province de Québec.

Que d'articles nous avons écrits déjà, dans les journaux d'Europe où ils furent remarqués, reproduits par nos grands confrères, et où nous faisons ressortir l'excellence du sol de notre province de Québec, l'avantage pour les émigrants de France et de Belgique de s'y fixer. Nous disions et le répétons, que le sol est tout aussi riche et tout aussi fertile ici que dans le Manitoba, où l'on ne cherche qu'à opprimer, à étouffer l'élément Canadien-Français.

Nous avons, à Montréal, une société de colonisation, s'occupant avec un zèle sans pareil de ce qui concerne les immigrants, et donnant, à ceux qui le veulent, les renseignements les plus précis, et aussi les plus précieux, sur notre belle et riche province.

Faut-il citer les hommes modestes autant que dévoués, à la tête de cette société de colonisation ?—Ils sont connus de tous, et ont droit au respect, à la re-

connaissance de tous les Canadiens-français, ces Dr Brisson, ces juge de Montigny qui a si bien écrit sur *Notre Nord-Ouest* (titre d'un de ses livres), ces de Caruffel, etc.

La société avait organisé, à la date du 15 de ce mois de mai, une jolie excursion à Labelle. Il fait si bon, et c'est si beau, sur les lacs enchanteurs de notre province, dans les bois aux douces senteurs des bourgeons s'entr'ouvrant aux premiers rayons du soleil du printemps !

Le chemin de fer vous conduit à travers des sites ravissants.

Une petite observation en passant : les chemins de fer, aussi bien le Pacifique que le Grand-Tronc et d'autres, sont trop chers ; le colon pauvre, eût-il certains avantages comme sur la ligne du lac Saint-Jean, ne peut payer le prix exorbitant demandé par ces compagnies paraissant ne se soucier aucunement du laboureur. Si les prix étaient moins élevés, le bénéfice réalisé serait, nous n'en doutons pas, plus fort : les voyages doubleraient, tripleraient même.

Le 15 mai, donc, six cents personnes partaient pour les rives du lac Chaud, dans le canton Nantel. On se rendit à Labelle, et la journée fut gaie.

Mais surtout, elle fut utilement employée, puisque cent colons allaient, par la même occasion, s'établir définitivement dans ces nouveaux et riches pays.

On a bien fait de donner le nom du regretté Mgr Labelle à cet endroit, à un lac, à un canton : cet homme mérite une statue sur la plus belle place de Montréal après la place d'Armes.

Nous le répétons : honneur aux dévoués organisateurs de la colonisation de notre Nord-Ouest de Québec, au bon M. le Dr Brisson, au chevaleresque juge M. de Montigny, au secrétaire si affable, si bienveillant, M. de Caruffel, et aussi, nous avons plaisir à le dire, à M. T. Christin, l'infatigable agent de la Société dans le nord de la Petite Nation !

Les pères de famille en quête de fortune pour eux et les leurs, n'ont qu'à s'adresser à ces messieurs, à la Société de Colonisation, château Ramezay : ils y trouveront l'accueil le plus sympathique que l'on puisse rêver.

Nous donnerons, prochainement, de jolies photogravures faites sur place par nos distingués artistes, MM. Laprés et Lavergne.

Nous avons donné, jusqu'ici, l'appréciation la plus exacte sur les faits qui se déroulent en Grèce.

Accablés par des forces infiniment supérieures aux leurs, les Grecs furent repoussés de toutes parts, les défilés de la frontière de la Thessalie emportés par les Turcs, la Thessalie et l'Epire envahies !

Les puissances européennes, bêtes à manger du foin, depuis la première jusqu'à la dernière, firent connaître à l'Homme Rouge, le sanguinaire Abdul-Hamid, qu'il eût à cesser sa marche en avant. Le sultan s'en soucia comme une carpe d'une pomme, et, pour montrer aux dites puissances leur totale impuissance, il laissa opérer le massacre de deux mille Grecs se fiant à cette sottise monumentale ayant nom : "le concert européen !"

Et le concert regardait bêtement cette tuerie, quand l'autocrate Russe, montrant les cornes, comme le limaçon sortant de sa coquille, fit une profonde révérence à son ennemi jadis vaincu à Erzeroum (Arménie), le félicita de la brillante conduite des troupes turques, de leur valeur—quinze Turcs contre un Grec !... quelle valeur !...—et, terminant ses salamales, lui disait : "Arrête, ou gare à toi !"

Le Sultan se tint pour averti ; et, devant le dit limaçon, rentra lui-même ses cornes visqueuses de limace : que peut l'infecte et dégoûtante limace contre le limaçon qui a, lui, sa coquille comme cuirasse ?

Et l'armistice est conclu, nous disent les dépêches. Reste la paix à faire. C'est là le hic !

*Rodolphe Le Fort*

## LE FEU

Quel est ton mystère, ô Nature,  
Complice éternelle du sort,  
Qu'il te faille la flamme pure  
Pour créer la nuit et la mort ?  
Quelle est ta règle ou ton caprice  
Pour que l'homme affolé périsse  
Dans ce rouge brasier de l'air ;  
Et qu'après l'étreinte suprême  
Il ne reste de lui pas même  
Assez de place pour le ver ?

Quoi ! c'est le feu, lumière et joie,  
Le feu réchauffant et vermeil,  
Le feu splendide qui rougeoit  
Ainsi qu'un morceau de soleil ;  
C'est la sainte force indomptée,  
Volée au ciel par Prométhée,  
Au prix du roc et des vautours,  
Qui jette, avec nos amours vaincs,  
Le tas noir des cendres humaines  
Dans les cercueils muets et sourds ?

C'est la flamme joyeuse et folle  
Fait de pourpre et d'or vibrant,  
La flamme qui bruit et vole  
Dans l'éclat de rire du vent ;  
C'est elle, la flamme si douce  
Aux bons vieillards que le temps pousse  
Lentement vers l'éternité,  
Qui, se dressant, furouche et seide,  
Accourt et mange à pleine gueule,  
L'être, la terre et la cité ?

La voici ! la voici ! Tout croule ;  
Les murs tonnent en s'affaissant.  
Les tombeaux brûlent, le ciel roule  
Des nuages baignés de sang.  
Le feu monte, descend, ruisselle ;  
Il a suffi d'une étincelle  
Pour que l'incendie ait ouvert  
Ses grands bras rouges dans l'espace,  
Avec un bruit d'autan qui passe  
Sur l'aridité du désert !

Ah ! vraiment c'était bien la peine  
Que le chêne fidèle et sûr  
Berçât dans la clarté sereine  
Les nids énamourés d'azur,  
Puisque la branche maternelle,  
Où venaient, en battant de l'aile,  
Gazouiller les petits oiseaux,  
Terrible et d'horreur soulevée,  
Brûle les nids et la couvée,  
Avant de brûler les berceaux !

CLOVIS HUGUES.

## LECTURES DE LA JEUNE FILLE

Il m'arrive parfois d'être assistante bibliothécaire de l'un de nos Instituts Catholiques. Bien des gens éloignés par leurs plaisirs, leurs relations, leurs goûts, ne se doutent pas ce qu'est cette bibliothèque. Mais ce qui peut consoler mon juste amour-propre, c'est qu'elle est très appréciée de ceux qui y sont assidus, qui en sont les membres attitrés.

Quand, après avoir poussé péniblement une lourde porte, on pénètre sous une espèce de crypte mystérieuse à peine éclairée, on croirait entrer dans un temple d'Isis ; mais en avançant la lumière se fait et l'on aperçoit bientôt de grandes armoires bien closes enfermant des volumes, parmi lesquels il y a de véritables trésors. Ce trésor ou j'ai puisé à satiété va me permettre de satisfaire au légitime désir de Mademoiselle Adrienne P... Puissent ces quelques lignes lui permettre de faire un choix agréable et ce choix lui procurer quelques heures semblables à celles que je dois à mes lectures favorites. "Heures charmantes et rapides où l'étude, loin d'être une chaîne qui nous rive à la terre, donne à notre pensée le point d'appui nécessaire pour s'élever vers l'infini."

Je tiens à citer les œuvres d'Imbert de Saint-Amand. Il serait injuste de ne pas dire tout le bien possible d'ouvrages aussi instructifs qu'intéressants écrits par cet historien peu connu ici, malheureusement. Il y a d'abord, *Les Femmes de Versailles*, ceci

commence à la cour de Louis XIV et finit à la fin de l'ancien régime ; ensuite *Les femmes des Tuileries*, depuis Marie Antoinette jusqu'à la Duchesse de Berry. *Les Françaises du XVIII et du XIX siècle &c., &c.* M. Chs Barthélemy est aussi un historien qu'il faut connaître. Il a écrit *Erreurs et mensonges historiques ; Le Passé ; Hommes et choses.—Souvenirs et Impressions.*

Mais il ne faut pas que je dévie du plan tracé, ce ne sont pas des historiens que vous désirez lire, mais des romanciers. Que pensez-vous de la nouvelle ? En ce genre charmant et léger, d'habiles écrivains, familiers avec les caprices du cœur et de l'esprit, ont crayonné des pastels mignons. Mais le roman de longue haleine offre, lui, une toute autre envergure, et c'est, il me semble, Sainte-Beuve qui a dit : "Le plus grand signe d'intelligence qu'un homme puisse donner, c'est d'écrire un bon roman."

Paul Féval dont les débuts furent acclamés par la critique est maintenant considéré comme le meilleur romancier catholique. "On le poussait vers l'Académie, mais il a préféré le chemin de Damas." C'est un génie multiple qui a le bonheur d'associer deux dons rares, l'invention et l'imagination. Tour à tour dramatique et fin conteur, il sait émouvoir et charmer. Je ne connais rien de vrai et d'exquis comme son "Chevalier de Kéramour." La Princesse et la Gitanita ; le Château de Velours ; la Fontaine aux Perles et le Loup blanc, sont des romans empreints de poésie et de grâce.

Charles Buet est aussi un romancier infatigable et intéressant. C'est un des compatriotes de de Maistre. Il est pour sa chère Savoie ce que Walter Scott fut pour l'Ecosse, et Cooper pour notre chère Amérique. Ses principaux ouvrages sont : *L'honneur du nom, Huiteluce et Blanchelaine, le crime de Maltaverne, le bon roi Charlot* etc., etc.

Eugène de Margerie peut être placé parmi les chefs de la littérature catholique. Ce qui plaît en lui c'est la droiture, le bon sens, la rectitude de jugement. Il a écrit : *Les huit chevrons du corbillard, la confession de Romain Pugnadorès et Angèle*, ce dernier est son chef-d'œuvre.

Mme Aug. Craven a conquis elle aussi la célébrité. Ses œuvres ont eu un grand retentissement et le public a accueilli avec une faveur toujours égale les productions de cette plume élégante et féconde. Qui n'a lu : *Fleurange, Eliance, Anne Séverin, le mot de l'événement, le récit d'une sœur, le Val Briant*, etc.

Mlle Marlitt, romancier humoristique d'outre-Rhin a quelque chose de Dickens, elle a produit plus d'un livre de valeur. Notamment, *Gisèle, comtesse de l'empire, la petite princesse des Bruyères, le secret de la vieille demoiselle*, etc. Après elle je nommerai Milles Maréchal, Fleuriot, C. de Chandeneux, Mmes E. Marcel, M. Maryan, de Stolz, de Ségur de Pitray, J.-O. Lavergne, MM. Alf. des Essarts, Alf. Séguin et Géline, je ne connais de cet auteur qu'un volume intitulé : *Phénix et Fauvette*. Il est difficile de lire quelque chose de plus attachant. Il s'exhale de ce récit comme un parfum de grâce et de tendresse qui plaît et qui fait du bien.

\* \* \*

Mille grâce à Héron, ami inconnu, qui me témoigne si gentiment le plaisir que lui donne mes gazouillis ; si ma voix trouve de l'écho dans les cœurs nobles, fiers et bons, j'en suis charmée.

Je vais répondre le mieux possible aux deux questions qu'il me pose. Suivant moi on ne pourrait dépeindre une jeune fille en apprenant qu'elle danse mal. Le bel avantage d'avoir une femme qui valse bien. Après tout, ce n'est pas chez elle qu'elle valse, ni avec son mari, entre le berceau et l'armoire au linge ; c'est chez les autres et pour les autres.

Les mots "Dahin, dahin," signifient : là-bas, là bas. Ce sont les premiers mots du refrain de la ballade de *Mignon*, dans le Wilhelm Meister de Goethe.

*Fauvette*

## LES MÉDAILLÉS DE 1812

## III

Il doit exister quelque part des registres officiels montrant le résultat des recherches faites par le bureau qui était chargé de la distribution des médailles de 1812, mais jusqu'à présent je n'ai pu les découvrir. Seuls, quelques lambeaux de papier, des lettres, des articles de journaux nous fournissent des bribes de renseignements, comme par à peu près, et c'est de ce chaos que j'extrahis mes notes. Tant bien que mal, la chaîne ainsi formée vaut toujours mieux que rien du tout. Lorsqu'il s'agit de reconstituer l'histoire je dis avec un ancien :

On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse.

Au cours des tournées que nous avons accomplies il y vingt ans et plus pour reconnaître les miliciens survivants de 1812, bon nombre de décédés nous sont apparus sous la forme de médailles ou de lettres d'autrefois qui jetaient toutes de la lumière sur plusieurs de ces soldats oubliés. Il résulte de ces observations que la barre d'argent marquée "Châteauguay" ne fut pas donnée seulement aux combattants du 26 octobre 1813, mais à tous ceux de la région de l'Île-aux-Noix, Lacolle, rivière Châteauguay qui avaient subi le feu de l'ennemi durant la guerre. Cela est très juste puisque les uns étaient aussi méritants que les autres.

Dans cette catégorie se trouvaient les hommes dont les noms suivent :

*Capitaines* : William Berczy (5e bat.) François-A. Larocque, Stephen Mackay.

*Lieutenants* : Louis-Eustache Mackay, Etienne Mignault, Pierre Rottot, Etienne-Pascal Taché.

*Sergents* : Pierre Benoit, Elie Bouchard, Oliver-Robert Williams, John Williamson.

*Caporal* : Frédéric Wagner.

*Soldats* : Guillaume Bélanger, Antoine Bélisle, George-B. Brown, Pierre Boisvert, Antoine Binet, J.-B. Berthiaume, Benjamin Billard, William Brown, Joseph Baillargeon, Thomas Bédard, Joseph Bédard, Charles Burke, Benjamin Blanchet, Elie Boivin, André Beaudoin, Pierre Belleau, Joseph Beaudry, J.-B. Côté, Augustin Courteau, J.-B. Charette, Toussaint Carrier, Antoine Camirand, Jean Côté, François Simon, François Clairmont, Germain Courcy, Jean Cloutier, Vincent Cloutier, Pierre Cloutier, Augustin Doyer, Jean Desrochers, François Dubeau, Michel Dussil, François Daigle, Magloire Dubé, Jacques Drolet, Bruneau Duchesne, Antoine Daigneau, Charles Daigneau, Joseph Franccœur, Olivier Filion, Edouard Fluet, Charles Fortier, Pierre Gontier, Hippolyte Guilbault, Pierre Guenette, Ignace Gauvin, Antoine Grenier, Joachim Gosselin, Joseph Gagnon, J.-B. Gagnon, Pierre Godbout, Damase Gauthier, Antoine Gauthier, Joseph Gauthier, Simon Hélène, Joseph Julien, Magloire Leblond, Jacques Lafontaine, J. Légaré, C. Lavelle, Pierre Langevin, R. Langevin, Joseph Lévassier, Michel Lemieux, Jean Lacombe, Théodore Lamirande, Jean-Henri Lefrançois, Charles Lacerte, Joseph Mercier, Joseph Marcotte, Joseph Mouette, François Moreau, J.-B. Moussette, Joseph Masse, J.-B. Masse, Antoine Ouellette, J.-B. Pigeon, Guillaume Proux, Augustin Précour, Jacques Paradis, André Poissand, J.-B. Plante, Prisque Plante, Michel-A. Potvin, Prosper Ploudre, J.-B. Pilon, Chs Petitclair, J.-M. Prendergast, A. Pleau, J.-B. Poulin, Chs Robitaille, Olivier Robitaille, Amable Roy, Jacques Roy, François Rousseau, Lazare Royer, Pierre Robert, Germain Robichaud, Hyacinthe Simon, Pierre Seguin, J.-B. Saint-Hilaire, Augustin Simard, Flavien Tremblay, Christophe Tremblay, Edouard Tremblay, J.-B. Tremblay, Etienne Tremblay, Jérôme Tousignant, François Terrien, Joseph Verret, Stanislas Vincent, Barthélemy Verreault, J.-B. Veilleux, Charles Vailancourt, Pierre Vanasse dit Vertefeuille.

Cent vingt-huit personnes.

Voilà tous les noms des hommes que j'ai pu réunir comme ayant reçu la médaille avec la barre de "Châteauguay," mais sans avoir pris part à la bataille de Châteauguay.

BENJAMIN SULTE.

## VIEUX PIANO

Plein de la voix mêlée autrefois à la sienne.  
Et triste, au clavecin d'ébène que domine  
Une coupe où se meurt, tendre, une balsamine  
Pleure les doigts défunts de la musicienne.

CATULLE MENDES

L'âme ne frémit plus chez ce vieil instrument ;  
Son couvercle baissé lui donne un aspect sombre ;  
Relégué du salon, il sommeille dans l'ombre  
Ce misanthrope aigri de son isolement.

Je me souviens encor des nocturnes sans nombre  
Que me jouait ma mère, et je songe en pleurant,  
A ces soirs d'autrefois—passés dans la pénombre,  
Quand Liszt se disait triste et Beethoven mourant.

O vieux piano d'ébène, image de ma vie,  
Comme toi du bonheur ma pauvre âme est variée,  
Il te manque une artiste, il me faut l'Idéal ;

Et pourtant là tu dors, ma seule joie au monde,  
Qui donc fera renaitre, ô détresse profonde,  
De ton clavier funèbre un concert triomphal ?

EMIL NELLIGAN.

Peek-a-boo Villa.

## CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 30 avril 1897.

En même temps que cette chronique, paraît le très joli dessin de notre compatriote, M. Ernest Girard. Dessin pris sur le vif pendant la scène, à jamais mémorable, causée par les étranges déclarations de Léo Taxil.

Le dessin représente M. l'abbé Garnier répondant au cynique Taxil, au milieu des applaudissements et des huées.

Au sujet de cette ignoble conférence, le *Radical* raconte une interview avec Taxil, au cours de laquelle il y a ce trait dirigé contre M. Tardivel : " Et dire qu'il y avait dans l'assistance un spectateur qui était venu du Canada, croyant voir Diana Vaughan, la luciférienne..."

Voilà comment il se moque de la crédulité d'un de nos journalistes les plus sincères.

L'abbé Garnier, dans sa réponse très digne et éloquente, dit qu'il n'avait jamais été dupe de Taxil, dont il démasquait depuis longtemps dans *Le Peuple Français* les fourberies.

Le dessin de M. Girard représente M. Garnier lançant à Léo Taxil l'apostrophe de " Immonde gredin ! "

\* \* \*

Voici la deuxième lettre de Mlle de Verchères.

C'est plutôt une relation faite à la demande du gouvernement. D'ailleurs, la voici telle qu'elle se trouve dans la collection Moreau, de Saint-Méry :

## RELATION

Des faits héroïques de Mademoiselle Marie-Madeleine de Verchères, âgée de quatorze ans, contre les Iroquois, en l'année 1696, le 22 octobre, à huit heures du matin.

J'étais à cinq arpents du fort de Verchères, appartenant au sieur de Verchères, mon père, qui était alors à Kebek par ordre de M. le chevalier de Callières, gouverneur de Montréal, et ma mère était à Montréal. J'entendis tirer plusieurs coups de fusil sans savoir sur quoi l'on tirait. Bientôt j'aperçus que les Iroquois faisaient feu sur nos habitants, qui étaient éloignés du fort d'environ une demi lieue. Un de nos domestiques me cria :

— Sauvez-vous, mademoiselle ! sauvez-vous ! Voilà les Iroquois qui viennent fondre sur nous.

A l'instant, je me détournai et j'aperçus quarante-cinq Iroquois qui accouraient vers moi, n'en étant éloignés que d'une portée de pistolet. Résolue de mourir plutôt que de tomber entre leurs mains, je cherchai à trouver mon salut dans la fuite. Je courus vers le fort en me recommandant à la sainte Vierge, en lui disant du fond de mon cœur : " Vierge sainte, Mère de mon Dieu, vous savez que je vous ai toujours honorée et aimée comme ma chère mère, ne m'abandonnez pas dans le danger où je me trouve. J'aime mille fois mieux périr que de tomber entre les mains d'une nation qui ne vous connaît pas."

Cependant, ceux qui me poursuivaient se voyant

trop éloignés de moi pour me prendre en vie auparavant que je pusse entrer dans le fort, et se sentant assez proches pour me tuer à coups de fusils, s'arrêtèrent pour faire leur décharge sur moi. Je l'essayai pendant longtemps, ou du moins il m'ennuya fort. Les balles de quarante-cinq fusils qui me sifflaient aux oreilles me faisant paraître le temps bien long et l'éloignement du fort bien considérable, quoique j'en fusse bien proche. Etant à portée de me faire entendre, je criai :

— Aux armes ! aux armes !

Espérant que quelqu'un sortirait pour venir me secourir, mais en vain, il n'y avait dans le fort que deux soldats qui, saisis de frayeur, s'étaient retirés dans la redoute pour se cacher. Enfin, arrivée à la porte, je trouvai deux femmes qui pleuraient leurs maris qui venaient d'être tués, je les fis entrer malgré elles dans le fort, dont je fermai moi-même les portes. Alors je pensai à me mettre, moi et le petit nombre de personnes qui m'accompagnaient, à couvert des insultes des barbares. Je fis la visite du fort, je trouvai plusieurs pieux tombés qui faisaient des brèches par où il

était facile aux ennemis d'entrer. Je donnai mes ordres pour les faire relever, et, sans avoir égard à mon sexe ni à la faiblesse de mon âge, je prenais un pieu par un bout en encourageant les personnes qui étaient avec moi à le relever. J'éprouvai que quand Dieu donne des forces il n'y a rien d'impossible.

Les brèches du fort réparées, je m'en allai à la Redoute qui servait de corps de garde où étaient les munitions de guerre. J'y trouvai les deux soldats, l'un couché et l'autre qui tenait une mèche allumée ; je demandai à celui-ci :

— Que voulez-vous faire de cette mèche ?

— C'est pour mettre le feu aux poudres, me répondit-il, et pour nous faire sauter.

— Vous êtes un malheureux lui repartis-je ! Retirez-vous ! je vous le commande !

Je lui parlai d'un ton si ferme et si assuré qu'il m'obéit. Sur le champ je jettai ma coëffe, j'arborai un chapeau, et prenant un fusil je dis à mes deux jeunes frères :

— Battons-nous jusqu'à la mort, combattons pour



M. l'abbé Garnier, dans sa réponse, disant à Léo Taxil : " Immonde Gredin ! "

PARIS. — SÉANCE AU SUJET DE DIANA VAUGHAN. (Dessin de A. Girard)

notre patrie et pour la religion. Souvenez-vous des leçons que mon père vous a si souvent données, que des gentilshommes ne sont nés que pour verser leur sang pour le service de Dieu et du roi.

Mes frères et les soldats animés par mes paroles, firent un feu continu sur l'ennemi. Je fis tirer du canon, non seulement pour effrayer les Iroquois en leur faisant voir que nous étions en état de nous bien défendre, ayant du canon, mais encore pour avertir nos soldats qui étaient à la chasse de se sauver dans quelque autre fort.

Mais que n'a-t-on pas à souffrir dans ces extrémités ? Malgré le bruit de notre artillerie, j'entendis les cris lamentables et des enfants qui venaient de perdre leurs maris, leurs frères et leurs pères. Je crus qu'il était de la prudence, pendant que l'on faisait feu sur l'ennemi de représenter à ces femmes désolées et à ces enfants le danger auquel nous exposaient leurs hurlements qui ne pouvaient pas manquer d'être entendus de l'ennemi, malgré le bruit des fusils et du canon. Je leur ordonnai de se taire afin de ne pas donner lieu de croire que nous étions sans ressource et sans espérance.

Pendant que je leur parlais de la sorte, j'aperçus un canot sur la rivière vis-à-vis du fort, c'était le sieur Pierre Fontaine avec sa famille qui venait débarquer dans l'endroit où je venais d'être manquée par les Iroquois qui y paraissaient encore à droite et à gauche. Cette famille allait être défaite si on ne lui eut donné un prompt secours.

Je demandai aux deux soldats s'ils voulaient aller lui favoriser le débarquement qui était à cinq arpents du fort. Leur silence me faisant connaître leur peu de résolution, je commandai à Laviolette, notre domestique, de faire sentinelle à la porte du fort et de la tenir ouverte pendant que j'irais moi-même au bord de la rivière le fusil à la main et le chapeau sur la tête. J'ordonnai en partant, que si nous étions tués, l'on fermât la porte du fort et que l'on continuerait toujours à se bien défendre.

Je partis dans la pensée que Dieu m'avait inspirée, que les ennemis qui étaient en présence croiraient que c'était une feinte que je faisais pour les engager de venir au fort, d'où l'on ferait une vive sortie sur eux.

Ils le crurent effectivement, et ainsi j'eus lieu de sauver ce pauvre Pierre Fontaine, sa femme et ses enfants. Etant tous débarqués, je les fis marcher devant moi jusqu'au fort à la vue de l'ennemi. Une contenance si fière fit croire aux Iroquois qu'il y avait plus à craindre pour eux que pour nous.

Ils ne savaient pas qu'il n'y avait dans le fort de Verchères que mes deux jeunes frères âgés de douze ans, notre domestique, deux soldats et un vieillard âgé de quatre-vingts ans avec quelques femmes et quelques enfants.

Fortifiée de la nouvelle recrue que me donna le canot de Pierre Fontaine, je commandai que l'on continuât à faire feu sur l'ennemi. Cependant le soleil se couche : un nord-est impétueux qui fut bientôt accompagné de neige et de grêle, nous annonce la nuit la plus affreuse qui se puisse imaginer. Les ennemis, toujours en présence, bien loin de se rebuter d'un temps si fâcheux, me firent juger par leurs mouvements qu'ils voulaient escalader le fort à la faveur des ténèbres.

J'assemble toutes mes troupes, c'est-à-dire six personnes, auxquelles je parlai ainsi :

—Dieu nous a sauvés au jourd'hui des mains de nos ennemis, mais il faut prendre garde de ne pas tomber cette nuit dans leurs filets. Pour moi, je veux vous faire voir que je n'ai point de peur. Je prends le fort pour mon partage avec un homme âgé de quatre-vingts ans et un soldat qui n'a jamais tiré un coup de fusil. Et vous, Pierre Fontaine, La Bonté et Galhet (noms des deux soldats) vous irez à la redoute avec les femmes et les enfants comme étant l'endroit le plus fort. Si je suis prise ne vous rendez jamais, quand même je serais brûlée et hachée en pièces à vos yeux. Vous ne devez rien craindre dans cette redoute pour peu que vous combattiez.

A l'instant je place mes deux jeunes frères sur deux bastions, ce jeune homme de 80 ans sur le troisième, et moi je pris le quatrième.

Chacun fit bien son personnage. Malgré le sifflement du nord-est, qui est un vent terrible en Canada, dans cette saison, malgré la neige et la grêle, l'on entendait à tout moment :

—Bon quart !

De la redoute au fort, et du fort à la redoute :

—Bon quart !

On aurait cru à nous entendre, que le fort était rempli d'hommes de guerre. Aussi les Iroquois, gens d'ailleurs si rusés et si belliqueux, y furent-ils trompés comme ils l'avouèrent dans la suite à M. de Callières, à qui ils déclarèrent qu'ils avaient tenu conseil pour prendre le fort pendant la nuit, mais que la garde qu'on y faisait sans relâche, les avait empêchés d'exécuter leurs desseins, surtout ayant déjà perdu du monde par le feu que mes deux jeunes frères et moi avions fait sur eux le jour précédent.

Environ une heure après minuit, la sentinelle du bastion de la porte, cria :

—Mademoiselle ! j'entends quelque chose !

Je marche vers lui pour découvrir ce que c'était, j'aperçus à travers les ténèbres et à la faveur de la neige quelques bêtes à cornes, triste reste de nos ennemis.

—A Dieu ne plaise, repartis-je, vous ne connaissez pas encore tous les artifices des sauvages, ils marchent sans doute par derrière ces bestiaux couverts de peaux de bêtes pour entrer dans le fort. Si nous sommes assez indiscrets pour en ouvrir la porte.

Je craignais tout d'un ennemi aussi fin et aussi rusé que l'Iroquois. Cependant, après avoir pris toutes les mesures que demande la prudence dans ces circonstances, je jugeai qu'il n'y avait point de risque à ouvrir la porte. Je fis venir mes deux frères avec leurs fusils bandés en cas de surprise et ainsi nous fîmes entrer ces bestiaux dans le fort.

Enfin, le jour parut, et le soleil, en dissipant les ténèbres de la nuit, sembla dissiper notre chagrin et nos inquiétudes. Je parus au milieu de mes soldats avec un visage gai en leur disant :

—Puisqu'avec le secours du ciel nous avons bien passé cette nuit toute affreuse qu'elle a été, nous en pourrions bien passer d'autres, en continuant notre bonne garde, en faisant tirer le canon d'heure en heure pour avoir du secours de Montréal, qui n'est éloigné que de huit lieues.

Je m'aperçus que mon discours avait fait impression sur les esprits. Il n'y eut que Marguerite Antioime, femme du sieur Pierre Fontaine, qui, extrêmement peureuse, comme il est naturel à toutes les femmes parisiennes de nation, demanda à son mari de la conduire dans un autre fort, lui représentant que si elle avait été assez heureuse pour échapper la première nuit à la fureur des sauvages, elle ne devait pas s'attendre au même bonheur la nuit suivante, que le fort de Verchères ne valait rien, qu'il n'y avait point d'hommes pour le garder, et qu'y demeurer c'était s'exposer à un danger évident, ou de s'exposer à un esclavage perpétuel ou de mourir à petit feu. Le pauvre mari, voyant que sa femme persistait dans sa demande, et qu'elle voulait se retirer au fort de Contrecoeur, éloigné de trois heures de celui de Verchères, lui dit :

—Je vais vous armer un canot d'une bonne voile avec vos deux enfants qui savent bien canoter, pour moi je n'abandonnerai jamais le fort de Verchères tandis que mademoiselle Magdelon (c'est ainsi que l'on m'appelaient dans mon enfance).

Je lui fis comprendre d'un ton ferme que je n'abandonnerais jamais le fort, que j'aimerais mieux périr que de le livrer aux ennemis, qu'il était d'une conséquence infinie que les sauvages n'entrassent pas dans aucun fort français, qu'ils jugeraient des autres par celui-ci s'ils s'en emparaient, et qu'une pareille connaissance ne pourrait servir qu'à augmenter leur fierté et leur courage.

Je puis dire avec vérité que je fus deux fois vingt quatre heures sans dormir ni manger. Je n'entraî pas une seule fois dans la maison de mon père ; je me tenais sur le Bastion, ou j'allais voir de quelle manière on se comportait dans la Redoute. Je paraissais toujours avec un air riant et gai ; j'encourageais ma petite troupe par l'espérance que je leur donnais d'un prompt secours.

Le huitième jour (car nous fîmes huit jours dans de continuelles alarmes, toujours à la vue de nos ennemis et exposés à leur fureur et à leur barbarie) le huitième jour, dis-je, M. de la Monnerie, lieutenant détaché de M. de Callières, arriva la nuit avec quarante hommes. Ne sachant pas si le fort était pris, il faisait son approche en grand silence. Une de nos sentinelles, attendant quelque bruit, cria :

—Qui vive !

J'étais pour lors assoupie la tête sur une table mon fusil de travers dans mes bras.

La sentinelle me dit qu'il entendait parler sur l'eau. Sans perdre de temps je montai sur le Bastion pour reconnaître à la voix si c'étaient des sauvages ou des Français.

Je leur demandai :

—Qui êtes-vous ?

Ils me répondirent :

—Français ! C'est La Monnerie qui vient vous donner du secours.

Je fis ouvrir la porte du fort, j'y plaçai une sentinelle et je m'en allai au bord de l'eau pour les recevoir.

Aussitôt que je l'aperçus, je le saluai par ces paroles :

—Monsieur, soyez-vous le bien venu, je vous rends es armes.

—Mademoiselle, répondit-il d'un air galant, elles sont en bonnes mains.

—Meilleures que vous ne croyez, lui répliquai-je.

Il visita le fort, il le trouva en très bon état, une sentinelle sur chaque bastion. Je lui dis :

—Monsieur, faites relever mes sentinelles afin qu'elles puissent prendre un peu de repos, il y a huit jours que nous ne sommes pas descendus de nos Bastions.

J'oubliais une circonstance qui pourra faire juger

de mon assurance et de ma tranquillité : Le jour de la grande bataille, les Iroquois qui environnaient le fort, faisant brûler les maisons de nos habitants, sacquant et tuant leurs bestiaux à notre vue, je me ressouvins à une heure de soleil que j'avais trois poches de linge avec quelques couvertures hors du fort. Je demandai à mes soldats si quelqu'un voulait venir avec moi le fusil à la main chercher mon linge. Leur silence, accompagné d'un air sombre et morne, me faisant juger de leur peu de courage, je m'adressai à mes jeunes frères en leur disant :

—Prenez vos fusils et venez avec moi ! Pour vous, dis-je aux autres, continuez à tirer sur les ennemis pensant que je vas chercher mon linge.

Je fis deux voyages à la vue des ennemis dans le lieu même où ils m'avaient manquée quelques heures auparavant. Ma démarche leur parut sans doute suspecte, car ils n'osèrent venir pour me prendre, ni même tirer pour m'ôter la vie. J'éprouvai que quand Dieu gouverne les choses, l'on ne peut que bien réussir.

Depuis que je suis mariée (en 1722), je me suis trouvée dans une occasion assez délicate où il s'agissait de sauver la vie à M. de la Perrade, à mon mari et à moi.

Deux Abénakis, des plus grands hommes de leur nation, étant entrés chez nous chercher une querelle à M. de la Perrade, il leur dit en Iroquois :

—Sortez d'ici !

Ils sortirent tous deux très fâchés.

Leur sortie, qui fut fort brusque, nous fit croire la querelle finie. Nous n'examinâmes point leurs démarches, persuadés qu'ils avaient pris le parti de s'en aller. Dans un moment nous fîmes fort surpris de les entendre tous les deux dans le tambour de la maison faisant le cri de mort et disant :

—Tagarianguen ! (qui est le nom Iroquois de mon mari) tu es mort !

Ils étaient armés, l'un d'un casse-tête et l'autre d'une hache. Celui-ci enfonce et brise la porte à coups de hache, entre comme un furieux, la rage peinte sur le visage, lève la hache sur la tête de M. de la Perrade, qui fut assez adroit et assez heureux pour parer le coup en se jetant à corps perdu sur le sauvage, mais il était trop faible pour pouvoir résister longtemps à un sauvage d'une stature gigantesque et dont les forces répondaient à la haute taille. Un homme de résolution, qui se trouva fort à propos à la porte de la maison, donna du secours à M. de la Perrade. Le sauvage, qui était armé d'un casse-tête, voyant son compagnon en presse, entre, lève le bras pour décharger son coup sur mon mari.

Résolu de périr avec lui et suivant les mouvements de mon cœur, je sautai ou plutôt je volai vers ce sauvage. J'empoigne son casse-tête, je le désarme. Il veut monter sur un coffre, je lui casse les reins avec son casse-tête et je le vois tomber à mes pieds. Je ne fus jamais plus surprise que de me voir à l'instant enveloppée par quatre sauvagesses. L'une me prend à la gorge, l'autre aux cheveux, après avoir arraché ma coiffe. Les deux autres me saisissent par le corps pour me jeter dans le feu.

A ce moment un peintre me voyant aurait bien pu tirer le portrait d'une Magdelaine : décoiffée, mes cheveux épars et mal arrangés, mes habits tout déchirés, n'ayant rien sur moi qui ne fut par morceaux, je ne ressemblais pas mal à cette sainte, aux larmes près qui ne coulèrent jamais de mes yeux.

Je me regardais comme la victime de ces furieuses, outrées de douleur de voir l'une son mari, les autres leur parent étendu sur la place sans mouvement et presque sans vie.

Bientôt, j'allais être jetée dans le feu, lorsque mon fils Yarieu, âgé seulement de douze ans, animé comme un lion à la vue de son père qui était aux prises avec le sauvage et de sa mère prête à être dévorée par les flammes, il s'arme de ce qu'il rencontra frappa avec tant de force et de courage sur la tête et sur les bras de ces sauvagesses qu'il les obligea à lâcher prise.

Débarassée d'entre leurs mains, je cours au secours de M. de la Perrade en passant sur le ventre de celui que j'avais étendu par terre. Les quatre sauvagesses s'étaient déjà jetées sur M. de la Perrade, pour lui arracher la hache qu'il tenait et dont il voulait casser la tête au malheureux qui venait de le manquer. Prenant le sauvage par les cheveux, il lui dit :

—Tu es mort, je veux avoir ta vie.

Le Français dont j'ai parlé qui donnait secours à M. de la Perrade me dit :

—Madame, ce sauvage demande la vie, je crois qu'il faut lui donner quartier, nous ne savons si ces femmes ne sont pas armées de couteaux.

En même temps, ces sauvages, qui jusqu'alors avaient toujours poussé des cris effroyables qui nous empêchaient de nous entendre, demandèrent aussi la vie. Nous voyant les maîtres, nous crûmes qu'il était plus glorieux de pardonner à notre ennemi vaincu que de le faire mourir. Ainsi je sauvai la vie à mon mari, et mon fils âgé de onze ans sauva la vie à sa mère. Cette action fut aux oreilles de M. de Vaudreuil, il voulut s'informer du fait par lui-même, il vint exprès sur les lieux, il vit la porte cassée, il parla au Français

témoin de l'action et sût dans la suite des sauvages mêmes la vérité de ce que je viens d'exposer.

Voilà la narration simple et juste de mon aventure qui m'a déjà procuré des grâces de Sa Majesté, et que je n'aurais pas pris la peine de rédiger par écrit si M. le marquis de Beauharnois, notre illustre gouverneur, qui n'a point d'autre attention que de mettre notre colonie à couvert de l'irruption des barbares et d'y faire fleurir la gloire du nom français, en rendant redoutable le nom de notre invincible monarque à tous ses ennemis et respectable et aimable à tous ses sujets, ne m'avait engagée à faire ce détail.

Sa sagesse ne se contente pas de contenir toutes les nations sauvages dont nous sommes environnés dans le respect et dans la crainte, et de tenir éloignés à quatre ou cinq cent lieues les ennemis de l'Etat. Son infatigable application aux affaires les plus sérieuses n'étant interrompue que par l'attention qu'il donne à ce qui s'est passé de plus considérable depuis l'établissement de cette colonie, il fait valoir avec cette bonté et cet air noble et grand qui lui sont si naturels, il le propose pour exemple afin d'amener de plus en plus les sujets du roi à se distinguer par des actions éclatantes lorsque l'occasion s'en présentera.

Je souhaite que ce document très national intéresse tous les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, comme il a intéressé notre patriote ami. M. Richard, et votre humble serviteur.

*Rodolphe Brunet*

### UN BRASIER DE CHAIR HUMAINE

(Voir gravure)

On a beaucoup et bien écrit, sur cette terrible catastrophe du bazar de charité de la rue Jean-Goujon, à Paris. Notre charmant chroniqueur, M. Léon Ledieu, a donné d'exactes appréciations sur ce terrible accident.

Avec lui, nous disons que la charité n'est point exclusivement à tel ou tel. Mais nous rappellerons, avec bonheur, cette parole d'un saint évêque de France : " Il est impossible que l'homme charitable périsse, et Dieu fera un miracle s'il le faut, pour le sauver ! " Il s'agit, entendons-nous, du salut éternel.

Dans cette longue liste de noms de personnes habitées au bien, ayant péri dans l'incendie de la Jean-Goujon, que de noms connus nous avons eu la douleur de voir !

Au moment où les pompiers arrivèrent, ces braves autant qu'on peut l'être, mais dont le matériel, hélas ! est si éloigné du progrès de celui de nos excellents sauveteurs de Montréal, ces braves ne pouvaient presque plus rien !

Ils se multiplièrent, se lancèrent avec une témérité sans exemple contre leur sinistre ennemi : mais le feu ne voulait plus rendre sa proie, il s'était hâté, tordant, brisant, broyant murs, toitures, cloisons, ferrures, léchant de sa langue maudite ces vierges, ces nobles dames, ces brillantes jeunes filles, ces petits enfants venus s'exercer à la plus belle des vertus : sécher les pleurs de la souffrance et de la misère ! Dans leur funèbre embrassement, les flammes avaient marqué leurs victimes : peu en réchappèrent, tandis que dans la rue, dans les terrains vagues autour du bazar, des sanglots déchirants, des désespoirs effrayants, des appels éperdus—sans le moindre écho—frappaient les airs, eussent arraché des larmes aux êtres les plus féroces eux-mêmes : que disons-nous !—eussent attendri les roches !...

Dieu avait réservé ce moment de l'infinie récompense à ces cœurs dévoués aux pauvres, les préférés de Dieu : dans une atroce et immense clameur d'agonie sous les débris fumants, dans un sanglot déchirant poussé par une foule terrifiée, deux cents âmes montèrent au ciel purifiées par les flammes réelles, tandis que les cœurs s'étaient purifiés aux flammes de l'Amour !

Faut-il les plaindre ?... N'est-il pas mieux de les envier ?...

FIRMIN PICARD.

### LÉO TAXIL, LE ROI DES FUMISTES

(Voir gravure)

Nous détestons cet être néfaste qui, pour se faire une fortune, amasser de l'or, sait tremper sa plume dans le bénit ou dans la fange : *l'hypocrite*.

Nous aimons les écrivains ne craignant rien, disant leur manière de voir selon leur conscience, mais sincèrement : s'ils nous paraissent se tromper, du moins, les estimons-nous. Et nous préférons toujours un franc ennemi à un ami maladroît—pour ne pas employer un autre qualificatif.

Mais nous n'aimons point à condamner un traître pas plus qu'un adversaire, sans avoir des preuves de sa... méchanceté.

Nous avouons que nous n'avions jamais cru à la prétendue conversion de Léo Taxil : mais, jusqu'ici, nous nous étions abstenu de parler de lui, soit en bien, soit en mal. A Paris même, on nous avait montré des... preuves de sa duplicité.

Nous donnons le portrait de l'individu, nous contentant de la fétrissure qui s'attache à son nom au bas même de ce portrait.

Nous donnons, à une autre page, un joli dessin dû au crayon de notre jeune et sympathique compatriote, M. A. Girard, des Trois-Rivières, se perfectionnant à Paris.

Et, comme le grand et puissant orateur populaire, M. l'abbé Garnier, le tribun du peuple avec l'énergie et si loyal ami de l'ouvrier, l'académicien comte A. de Mun, nos lecteurs pourront redire tant qu'ils le voudront en voyant cette tête de Turc de Léo Taxil : " L'IMMONDE GREDIN ! "

F. PICARD.

### PETITE POSTE EN FAMILLE

J. F., Ottawa.—Nous publierons, et avons fait petites rectifications pour lesquelles vous n'aurez pas besoin de nous écrire.

Violette.—Nous venons de recevoir un " dernier Echo " relatif, sans doute, à une petite polémique qui avait surgi entre deux de nos collaborateurs, il y a

quelque temps : le débat étant clos, voulez-vous bien que nous ne publiions pas ?

Bluette, Québec.—Notre numéro 672 rappelle que le nom de l'auteur doit nous être donné ; qu'un seul côté du papier doit être écrit : ceci, afin d'éviter un travail énorme à nos typographes. Le sujet choisi par vous, quoique déjà traité, passera dès que possible.

Angeline M., Montréal.—Nous aurions publié avec plaisir, sans la surcharge qui nous accable. Ce sujet a été traité récemment.

Madeleine.—Oh ! certes, non, elle n'est pas de trop, l'aimable plume s'abritant sous ce nom ! Mais... ce vilain *mais* ! mais le sujet a été traité, nous ne pouvons répéter trop souvent. Voulez-vous nous envoyer quelque autre gracieuse narration, ce que vous voudrez ?

Luscinius.—Nous tâcherons de publier bientôt. " Les vieux " attendent aussi leur tour ; ne nous en veuillez pas du retard.

Aug. L.—Le petit chat si gracieux montrera patte de velours bientôt.

Alphonse G., Montréal.—Nous ne pouvons que vous répéter : " La poésie est un art difficile. " Il faut étudier les règles tracées par Boileau, et voir les auteurs anciens et modernes.

Pourquoi ne continuez-vous par le genre narration !

Yvette.—C'est l'encombrement qui nous a empêchés de publier. La " lutte " est donc remise à la semaine prochaine.

### NOTES ET IMPRESSIONS

Laissons les hommes jouir de la santé ou de la foi qu'ils croient avoir : on a le temps de se sentir sceptique ou malade.—G.-M. VALTOUR.

Les vieilles filles se dévouent volontiers à un chat. Il est tout naturel qu'elles adoptent ce qu'elles ont pu trouver de plus traître, après un mari.—PAUL MASSON.

On admire certains hommes qui parlent des heures entières sur quelque chose ; on doit admirer bien davantage les femmes qui parlent plus longtemps pour rien.—Mlle DE SCUDÉRI.



LÉO TAXIL, LE ROI DES FUMISTES

## PRENDS GARDE

O mon pauvre cœur, tu voudrais bien dire  
Tout ce que tu sais de mots caressants,  
Tu voudrais chanter, sur ta tendre lyre,  
Des chants amoureux en de gais accents,  
C'est un amour fou, mon cœur, qui l'enivre.  
Prends garde, et ne dis qu'à demi tes chants :  
Qui sait si des pleurs ne vont pas les suivre ?...  
C'est un fol amour, mon cœur, qui l'enivre ;  
Prends garde, et ne dis qu'à demi tes chants.

O mon pauvre cœur, cœur rempli d'ypresse,  
Tu voudrais, peut-être, un soir, déclarer,  
A de grands yeux bleus, toute la tristesse,  
Dire que tu sais aimer, espérer...  
Prends garde, mon cœur, les yeux bleus vont rire,  
Ils riront, te dis-je, au lieu de pleurer ;  
Mieux vaut tout cacher, jamais ne rien dire,  
Car de tes amours les yeux bleus vont rire,  
Ils riront te dis-je, au lieu de pleurer.

O mon pauvre cœur, quand souffle la brise,  
Tu voudrais l'emplir de tous les secrets  
Que ton sang contient et dont il se grise :  
Tu voudrais en faire un vent des forêts.  
Prends garde aux secrets que les ans contiennent,  
Ne les donne pas aux vents indiscrets :  
Les secrets, artis jamais ne reviennent.  
Prends garde aux secrets que tes ans contiennent,  
Ne les donne pas aux vents indiscrets.

Il est, cependant, des coeurs sur la terre,  
Devant qui tu peux chanter, ô mon cœur,  
Et qui recerront ta douleur entière  
Sans verser sur toi le rire moqueur.  
Ce sont les martyrs que l'angoisse oppresse :  
Devant eux, bien grand, ouvre-toi, mon cœur :  
Seuls, ils comprendront ta seule tristesse ;  
Ce sont les martyrs que l'angoisse oppresse,  
Devant eux, bien grand, ouvre-toi, mon cœur !

Joseph Malan

## A L'AUGUSTE REINE DU CIEL

Ornons le sanctuaire  
De nos plus belles fleurs ;  
Ouvrons à notre Mère  
Et nos chants et nos cœurs.

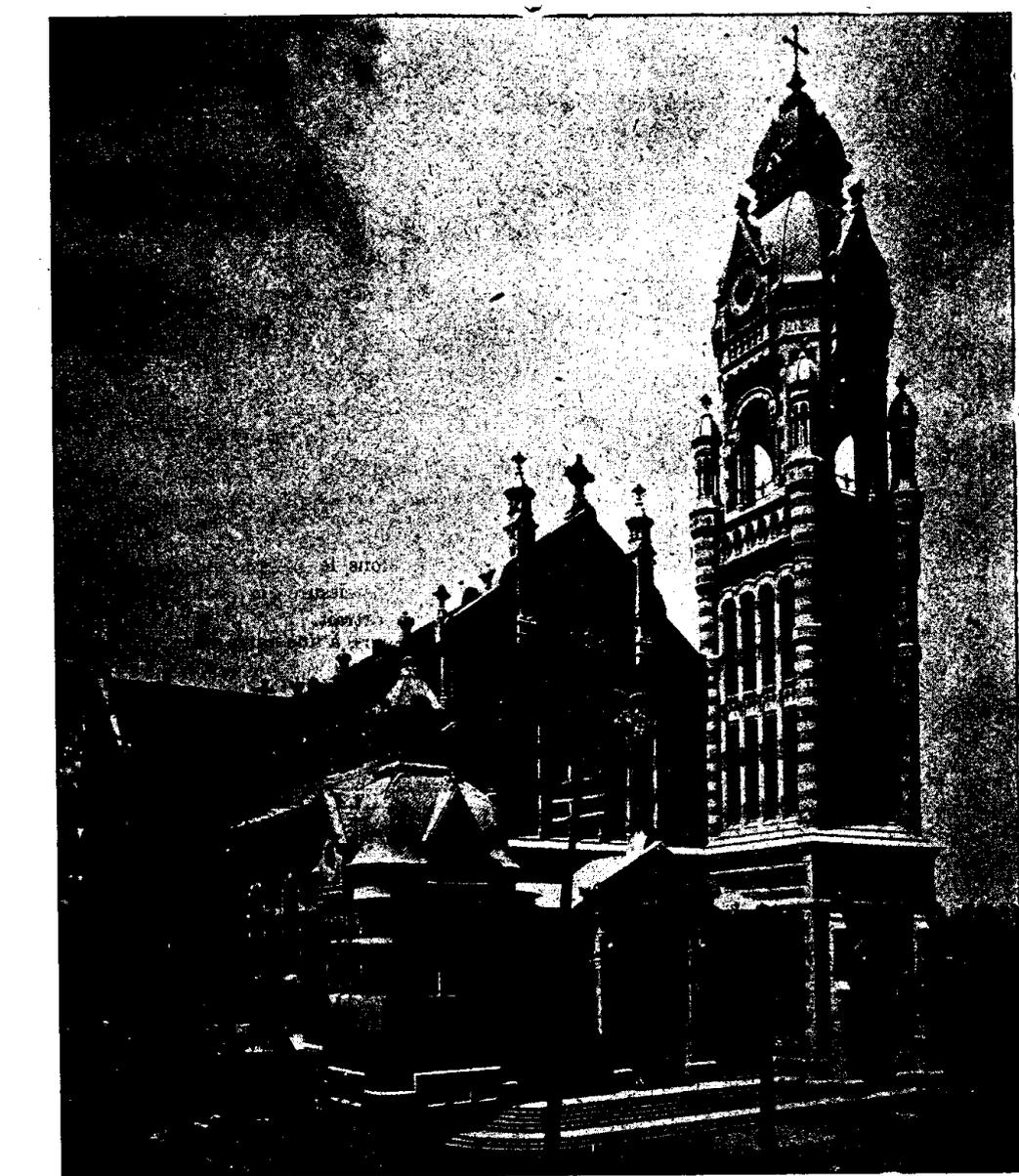
Le soleil brille de tout son éclat dans un ciel pur et sans nuage. Un souffle léger, tout parfumé des mille douces senteurs qui s'élèvent de la prairie émaillée de fleurs, fait frémir légèrement le vert feuillage. Dans les bosquets et les buissons, le rossignol, le rouge-gorge et la fauvette font entendre leurs joyeux concerts, et célèbrent par leurs douces chansons la gloire et la sagesse du Créateur.

Mais, écoutez ! voici qu'à ces mélodieux accents, se mêlent des chants lointains plus suaves et plus doux que le ramage des oiseaux. Quels délicieux accords ! Sont-ce des anges descendus du céleste royaume qui font retentir ainsi leurs voix harmonieuses ? Non, ces douces voix ne sont pas des voix du ciel ; elles viennent de là-bas, de la plaine, où s'avance un nombreux cortège précédé d'une blanche bannière qui flotte au gré de la brise légère.

Mais le voici qui s'approche ; il va bientôt défiler devant nous. C'est une charmante troupe d'enfants aux joues roses et aux blonds cheveux, de jeunes filles aux robes couleur d'azur et aux longs voiles blancs. Tous, enfants et jeunes filles, ont les bras chargés de charmantes fleurs printanières dont ils tressent des guirlandes et des couronnes. Ce sont eux qui font résonner l'air de chants si délicieux. Prêtons l'oreille à ce doux refrain qu'ils chantent tous en cœur :

Marchons vers le palais  
De notre aimable Reine,  
Et des fleurs de la plaine  
Faisons-lui des bouquets.

Ah ! c'est donc une reine que l'on fête aujourd'hui ?  
Oui, c'est à une reine que s'adressent ces hommages ;  
une reine aussi puissante que bonne, car c'est à la  
Reine des cieux, la douce Vierge Marie.



Photographie Laprés & Lavergne, 360, rue St-Denis

## MONTREAL. — LA NOUVELLE ÉGLISE DE SAINT-LOUIS DE FRANCE

Suivons le charmant cortège qui se dirige vers une blanche chapelle, palais de cette aimable Reine, et pénétrons à sa suite dans la royale demeure, toute décorée à l'extérieur de fleurs, de branches vertes et de banderoles aux plus vives couleurs, et dont les portes ouvertes à deux battants livrent passage à ces aimables sujets qui, en ce moment, font éclater un chant triomphant. Car leur Souveraine est là, assise sur son trône, portant sur ses épaules un manteau tout constellé d'étoiles d'or et sur sa tête une riche couronne toute brillante de pierreries. Son visage respire la plus ineffable douceur et ses yeux semblent envelopper d'un long regard d'amour ses jeunes et fidèles vassaux qui vont déposer à ses pieds leurs gracieuses offrandes et s'agenouillent, pour la supplier d'accepter aussi l'hommage de leurs cœurs, de veiller sur leurs jeunes ans, de les protéger dans les rudes sentiers de la vie. Oh ! comme ces témoignages d'amour et de confiance doivent être agréables à cette douce Reine qui est aussi la mère de ces aimables enfants ; avec quel doux sourire elle doit accueillir, du haut du ciel, les vœux et les offrandes de ceux qui entourent, en ce moment, son autel.

L'heure du retour sonne bientôt ; mais avant de quitter ce doux sanctuaire, asile de la paix, ces fidèles enfants de Marie, voulant implorer dans un dernier appel la protection de leur bonne Mère, font retentir les voûtes sacrées de ce touchant refrain :

En vous quittant, mère chérie,  
Nous implorons votre secours ;  
Sur vos enfants, douce Marie,  
Veillez toujours, veillez toujours.

MARIE DROLET.

## BIBLIOGRAPHIE

Nous accusons réception d'une jolie plaquette : *Les droits de l'Église dans la question Manitobaine*, par Justitia, de Québec. Nous n'avons pu que jeter un coup d'œil sur ces quelques pages : elles nous semblent empreintes du meilleur esprit quant à la doctrine.

Nous nous permettons une simple observation : n'est-il pas d'une prudence, même *évangélique*, d'attendre sur cette question la décision du Souverain Pontife ?

Sans aucun doute, cette décision sera prise et rendue publique dès la rentrée à Rome de Mgr Merry del Val. D'ici là, ne vaudrait-il pas mieux ne pas augmenter les difficultés ?

Nous donnons cette observation pour ce qu'elle vaut, en rendant hommage aux sentiments de l'auteur.

Le *Monde Moderne*, publié par A. Quantin, éditeur, 5, rue Saint-Benoît à Paris, nous arrive tout coquet et tout frais, pour ce mois de mai.

Il faudrait signaler tout, dans cette belle publication : depuis cet article (rehaussé de superbes gravures) intitulé : *Jeanne et Marie*, d'un goût, d'une fraîcheur, d'une délicatesse de sentiment à faire rêver, jusqu'à ces études comme le *Musée du Louvre*, le *Cyclone dans la mer des Indes*, les *Événements géographiques et coloniaux*. Et les autres articles, *Le potager du roi à Versailles*, le *Marché aux chiens à Paris*, ou cette jolie description de *Stockholm*, etc., etc., tout cela est beau, bien pensé, bien écrit, accompagné de gravures faisant comprendre ce qu'on lit.



LA GUERRE D'ORIENT : ABANDON DE LA V



LA VILLE DE LARISSE PAR LES GRECS

## L'HONORABLE Dr J. GIROUARD

M. le Dr Jean Girouard, de Longueuil, vient d'être appelé au Conseil législatif.

Il est le frère de M. Jos. Girouard, notaire public à Saint-Benoît (Deux Montagnes), et député d'Ottawa pour ce comté jusqu'au 23 juin dernier.

Le père, qui était également notaire public à Saint-Benoît, prit une part active au mouvement de 1837, fut traqué par les troupes et n'échappa que par miracle



à la mort. Sa demeure fut incendiée.—C'est M. Girouard, père qui fonda, à Saint-Benoît, l'hospice d'Youville, le dotant généreusement.

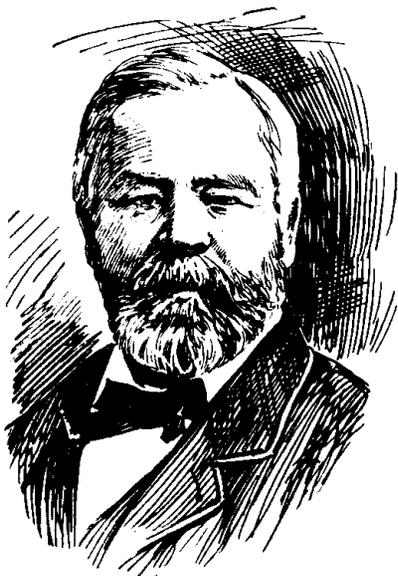
Madame Girouard, mère, était une demoiselle Berthelot, sœur de l'hon. juge Berthelot.

L'hon. M. Jean Girouard a épousé Mlle Lydia Laviolette, fille de l'hon. M. Laviolette, âgé aujourd'hui de plus de quatre-vingts ans. Celui-ci démissionna en faveur du Dr Girouard, son gendre.—F. P.

## M. JOSEPH BARSALOU

Un des citoyens les plus estimés de Montréal vient de s'éteindre brusquement, à l'âge de soixante-quinze ans.

M. Joseph Barsalou, à la tête ou membre d'un grand nombre de sociétés florissantes, était fils de ses œuvres. Lors de son mariage avec Mlle Marie Gravel, il n'avait que trois cents dollars par an.



Il était, par ce mariage, cousin de Mgr Fabre, et allié aux meilleures familles de Montréal.

Nous présentons, à tous les membres de sa famille, nos plus sincères condoléances : une consolation pour cette famille nombreuse, est de se rappeler que M. Jos. Barsalou fut un homme de bien.—F. P.

## LA GUERRE D'ORIENT

RÉCIT D'UN TÉMOIN.—IMPRESSIONS DU CHAMP DE BATAILLE.—DE TOURNAVOS A LARISSE.—LA DÉROUTE.

De nombreuses correspondances sont arrivées du théâtre de la guerre. De ces récits, publiés par les grands journaux de Paris, de Londres et de New-York, nous détachons la page suivante qui donnera au lecteur une idée des tristes événements qui s'accomplissent en Grèce :

Aussitôt que j'ai appris que Larisse était évacuée et qu'elle était occupée par les troupes ottomanes, j'ai quitté le quartier général des troupes de la plaine de Thessalie pour aller à Larisse.

J'ai suivi la grand-route et traversé les fortifications abandonnées par les Grecs.

J'ai été tout d'abord frappé de la grande force de défense des Grecs qui aurait permis à des soldats résolus de repousser victorieusement les attaques de n'importe quelle armée.

Pourquoi les Grecs ont-ils abandonné des positions aussi fortes ? On ne peut l'expliquer que par l'existence d'une panique folle.

J'arrivai bientôt à Tournavos et j'ai pu voir, sur mon chemin, les cadavres de plusieurs soldats tués.

J'ai commencé à voir de nombreuses scènes de déroute des Grecs ; la route était semée de sacs, de vêtements, de traversins, de couvertures, de képis, de ceinturons, de bandoulières et de toutes sortes d'objets analogues abandonnés par les Grecs en fuite. Plus loin, c'étaient des prolonges chargées de munitions, et d'où les chevaux avaient été dételés pour transporter les fugitifs.

Ce qui a provoqué cette retraite, c'est que la droite des Grecs avait été débordée ; leur aile gauche avait été également tournée par les Turcs qui avaient passé devant eux. Les Grecs se retirèrent vers la montagne de Krémavori. Nous quittâmes Tournavos avec plusieurs officiers étrangers ; nous rencontrâmes, sur notre route, plusieurs correspondants de journaux, se rendant comme nous à Larisse.

Sur cette route, nous croisâmes bientôt de l'infanterie grecque. Nous passâmes devant les soldats silencieux ; il faisait une nuit noire ; on apercevait, au loin, les lueurs de l'incendie des villages de Kutavi et de Deliler.

Nous dépassâmes plusieurs batteries et équipages de toutes sortes. Nous rencontrâmes également des femmes et des enfants qui étaient dans une situation lamentable. Les soldats et les civils marchaient confondus.

Des hommes de différentes armes avaient confondu leurs rangs d'une manière irréparable. A la jonction des routes de Tournavos et de Kasakar, une masse d'hommes déborda subitement sur les côtés du chemin. La tristesse avait, à ce moment, fait place au bruit ; l'esprit de discipline avait disparu ; on entendait des imprécations contre les généraux et contre les officiers ; la retraite était devenue une véritable déroute. Les officiers marchaient au milieu de cette foule inconsciente lorsque nous remarquâmes que les Grecs faisaient, de la passe de Bougtazi, des signaux au moyen du télégraphe optique dans la direction de Larisse.

Tout à coup, un bruit formidable parvint jusqu'à nous ; aucune cavalerie ne protégeait la retraite ; nous entendîmes bientôt les cris prolongés de : "Voilà les Turcs" ; en même temps, un grand nombre d'hommes criaient également sur la gauche :

— Sauvez-vous, voilà les Turcs !

L'effet fut instantané.

Cette foule de soldats, d'hommes, de femmes, d'enfants, de voitures, de chevaux, dans un pêle-mêle indescriptible, s'élançèrent en avant.

Beaucoup tombèrent qui ne se relevèrent plus.

Les voitures renversées ajoutèrent à la confusion ; notre voiture fut renversée et brisée, et nous nous perdîmes les uns les autres au milieu de la foule.

Bientôt les soldats, les irréguliers et les paysans armés, fous de terreur, recommencèrent à tirer des coups de fusil, et bientôt les balles sifflèrent au-dessus de la foule. La plaine était éclairée par les lueurs des coups de fusil.

La fusillade, que nous entendions toujours, dura trente minutes, avant qu'on eût entendu la sonnerie de : "Cessez le feu !" La fusillade continuait toujours ; il nous semblait qu'une éternité s'était écoulée avant qu'elle s'apaisât définitivement, ou du moins qu'elle s'atténuât en coups de feu isolés.

Nous quittâmes alors les terres labourées pour revenir vers la route, qui était semée de cadavres d'hommes, de femmes, d'enfants et de bêtes de somme.

Nous trébuchâmes à chaque pas contre le corps, la tête ou les pieds de quelque agonisant ; la route était recouverte par des munitions, des caisses, des voitures brisées, des objets d'ameublement, des couvertures ; on entendait constamment le bruit des chevaux se heurtant à tous ces objets.

Les fugitifs, à pied, cherchaient à enlever les cavaliers pour prendre leurs montures, avec lesquelles ils disparaissaient dans la nuit.

Au milieu de la débandade, quelques officiers grecs faisaient des efforts impuissants pour arrêter la fuite. Le revolver au poing, ils criaient : "Arrêtez !" mais ils étaient emportés par cette trombe humaine.

Le général Mavromichalis, qui était déjà arrivé à Larisse, en ressortit aussitôt pour essayer d'arrêter la débâcle.

Le pont par où l'on devait rentrer à Larisse était bloqué par un amas de voitures, d'hommes, de canons et de chevaux qui y restèrent plusieurs heures.

Les rues de la ville étaient remplies de soldats de toutes armes dans une confusion inexprimable, qui se laissaient tomber sans écouter les sonneries ni les appels de leurs officiers.

Les habitants, qui avaient appris le désastre vers deux heures du matin, s'étaient enfuis aussitôt à travers les rues dans un désordre affreux. La population était remplie de frayeur ; le moindre cri faisait fuir tout le monde dans tous les sens.

Enfin la lune se montra ; la population reprit peu à peu plus de calme et, au lever du jour, l'émotion générale ne se bornait plus qu'à des discussions inquiètes sur l'avenir.

On estime à cinq ou six cents le nombre des morts pendant la débâcle.

## RENSEIGNEMENTS DIVERS

Il y a des pays rebelles aux inventions modernes.

L'empereur de Chine avait exprimé récemment le désir de voir introduire dans son vénérable palais une invention toute moderne : le téléphone. De là, vif émoi dans le monde de la cour ; les mandarins soutenaient que les sonneries incessantes seraient préjudiciables à l'auguste santé du puissant monarque.

L'empereur a dû abandonner son projet.

\* \* \* \*

Curiosité pénale, relevée dans de vieilles histoires par le *Musée des Familles*.

Jadis, en Angleterre, il était expressément interdit de tuer les cygnes qui fréquentaient les rivières ou les lacs du royaume. Celui qui était reconnu coupable d'avoir enfreint cette défense devait la racheter d'une assez singulière façon.

L'oiseau qu'il avait tué était pendu par le bec au-dessus d'un endroit bien uni, de façon que le bout de son corps touchât la terre. Le délinquant devait alors déverser sur le corps assez de blé pour le recouvrir entièrement, sans qu'il lui fût permis d'arrêter le grain qui se répandait à l'entour. Parfois, dit l'auteur qui rapporte cette coutume, il en coûtait plus de vingt charges de blé.

\* \* \* \*

Un ouvrier d'une ville de France vient raconter à sa femme qu'il avait eu un rêve pendant la nuit. Il avait vu quatre rats s'approcher de lui, l'un après l'autre. Le premier était gros et gras, les deux autres étaient fort maigres, le quatrième était aveugle. Le brave homme était inquiet, car il avait entendu dire que les rats portent malheur.

La pauvre femme, interrogée, ne pouvait trouver l'interprétation du songe.

Son petit garçon, fort intelligent, fut le Joseph de ce nouveau Pharaon.

—Le rat gros et gras, dit-il à son père, c'est le cabaretier du coin que tu vas voir souvent, et à qui tu portes toute la monnaie. Les deux maigres, c'est maman et moi. Et l'aveugle, c'est toi, papa !

\* \* \* \*

Un voyageur qui a parcouru l'Orient, raconte que les Chinois considèrent comme au-dessous de leur dignité de fabriquer eux-mêmes leurs bons mots. Quand ils vont dans le monde, chacun d'eux apporte dans sa poche une provision de bons mots et de réparties qu'il a achetée dans le premier magasin venu. Lorsqu'il voit le moment de dire quelque chose de remarquable, il cherche une réflexion originale dans son livre et la montre gravement à son voisin. Celui-ci la lit sans sourciller et choisissant dans son propre approvisionnement une réponse appropriée, il la donne en s'inclinant au premier plaisant.

Tous les deux alors sourient solennellement avec force démonstrations de politesse et reprennent leur conversation, convaincus qu'ils ont accompli un brillant exploit.

\* \* \* \*

L'explorateur anglais Donaldson Smith, qui a traversé le pays des Somalis jusqu'au lac Rodolphe, a découvert une peuplade de nains, les Dumes. Les indigènes mesurant cinq pieds sont considérés comme des géants. Leurs cheveux sont noirs et laineux, le nez camus, mais la conformation générale est satisfaisante. Les Dumes font usage de flèches empoisonnées et ils ne portent aucune espèce de vêtements ; comme ornement, aux oreilles et aux nez, des anneaux en zinc. Ils habitent de petits villages dans la montagne. Les chaumières sont construites en forme de cône et recouvertes de gazon. Les Dumes font paître des chèvres et des moutons et cultivent un peu de millet.

\* \* \* \*

Il est peut-être curieux pour les dames de savoir comment un poète russe, Ivanov, a caractérisé la femme aux différents âges :

« Une belle à seize ans, avec son caressant sourire, est charmante pour tous comme une fleur de coquelicot, comme un muguet blanc comme neige. A vingt ans, elle va dans le monde, ses pas ne sont pas assurés ; elle fleurit comme la rose odorante d'un églantier

épineux. Alors, ayant goûté sans repos toutes les douceurs jusqu'au fond, à trente ans, elle est une pomme ; à quarante, une ortie. Et dans la vie, avant le déclin des jours, avant le crépuscule du soir, elle est, avec ses caprices, plus amère qu'un raifort. »

Inutile d'ajouter que nous laissons au susdit Ivanov l'entière responsabilité de ses jugements !

\* \* \* \*

La « folle du logis, » c'est l'imagination. Et voici un des plus curieux accès de cette folie :

On dit que le parfum des fleurs est difficilement supporté par quelques tempéraments. La douce odeur des roses elle-même agit péniblement, dit-on encore, sur certains névropathes. Pour moi, je ne crois guère à ces cas de bizarre pathologie, et il me semble que c'est de la pure grimace !

Les journaux américains citent le cas récent d'une dame à qui l'approche d'une rose donnait des crises de suffocation. Elle alla consulter un docteur de Baltimore qui, après l'avoir interrogée, la pria de revenir à sa prochaine consultation. La dame revint, se fit annoncer, et franchit la porte du cabinet du docteur, qui l'attendait, tenant à la main une superbe rose. Aussitôt, la crise éclata avec violence. Le médecin ne put s'empêcher de sourire : la rose qu'il tenait était une fleur en papier.

### THÉÂTRES

Dans la pièce, *The Country Editor*, qui est jouée cette semaine pour la première fois au Théâtre Français, l'intérieur d'un bureau de journal de campagne est fidèlement reproduit, sans aucune exagération de détails. C'est la première fois, croyons-nous, que cette intéressante classe de l'humanité souffrante sera présentée au public d'une manière sérieuse, et elle ne manquera pas de susciter beaucoup d'intérêt. C'est une belle pièce, et les types qui sont mis en scène sont très originaux. De jolies décorations relèveront les beautés des scènes variées qui s'y dérouleront.

Le premier rôle du vaudeville est tenu par Ruy L. Boyce, un comédien qui possède de merveilleux effets de musique et d'assimilation.

*Little Trixie*, comédie musicale en quatre actes, est

l'attraction au Théâtre Royal cette semaine. *Le Times* de Dayton, Ohio, dit ce qui suit au sujet de ce spectacle : « Il y avait salle comble à la première audition de *Little Trixie*, au Parc Théâtre. May Smith Robins, l'étoile si brillante de la troupe, a conquis les faveurs de l'auditoire dont elle est devenue du coup la favorite. Ses danses sont phénoménales et les différents caractères qu'elle personnifie sont rendus d'une façon très artistique. La pièce est remplie de brillante musique, de beaux chants et de toutes sortes de particularités musicales. »

### GRAVURE-DEVINETTE



Ces enfants chassent un lièvre. Où s'est-il réfugié ?

### LA MODE MODESTE

Les enfants, comme les grandes personnes, portent beaucoup de cols plus ou moins ouvragés. On les fait, en général, très longs et formant grand empiècement. Une large dentelle les borde. Pour les enfants, rien ne vaudra le blanc ou les dentelles blanches garnissant des cols de couleurs tendres. Pour les jeunes filles, des perles, des paillettes orneront la dentelle, parfois de couleur, d'un col qui peut être en velours, en soie, en satin ou en dentelle perlée sur transparent.

### CES AMOURS D'ENFANTS



—Voyons, mignonne, console-toi ; tu ne t'es pas fait mal, puisque tu n'as cassé que ta poupée.  
—Ah ! maman, on voit bien que tu n'as jamais perdu d'enfant !



—Tu as mal aux dents, ma jolie ?  
—Oui, madame, et pas moyen de faire comme vous : de les enlever en me couchant...

UN

13

# DRAME AU LABRADOR

Roman Canadien inédit, par le Dr EUGENE DICK.

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

(Suite)

Mais, comme la nuit semblait moins sombre, Gaspard estima qu'il s'était bien écoulé deux heures depuis le moment où il avait été projeté sur le sol.

Au reste, l'horizon blanchissait vaguement, tout là-bas, dans l'est, et la mer, toujours furieuse, battait la grève non loin des côtes.

La marée,—une de ces terribles marées équinoxiales qui gonflent outre mesure les embouchures des fleuves,—avait porté le flot jusqu'aux premiers arbres du pied des falaises.

C'était sur une masse rocheuse à moitié couverte de sable que la chaloupe était venue s'éventrer ; et, chose singulière, la pointe à arêtes vives qui lui avait ouvert le flanc était de nature si résistante, qu'elle demeura sans se rompre dans l'ouverture, immobilisant du coup l'embarcation.

On conçoit comment Gaspard, emporté par son élan, alla " piquer une tête " à quelques pieds de distance et resta presque assommé....

Cependant, voici notre homme qui se ranime.

Il commence par se dresser sur les genoux, en s'aidant de ses deux bras arc-boutés contre le sol.

Mais c'en est assez pour un premier mouvement....

La tête est trop lourde encore.... Des étincelles voltigent devant les yeux du blessé.... Il va tomber la face contre terre....

Non, pourtant. Le diable, son patron, lui viendra en aide.

La blessure s'est rouverte, et le sang coule abondamment, inondant la figure....

Gaspard sourit....

Et ce sourire, irradiant cette figure sanglante ; cette lumière au sein d'une ombre épaisse, a quelque chose d'inférieur.

—Quelle mise en scène pour le dénouement du drame !.... murmure le sinistre personnage.... Après une lutte terrible contre les éléments déchaînés, le survivant arrive chez les parents atterrés, couvert de sang, la tête fendue, trempé comme une loque mise à lessiver. Il s'arrête en face du logis.... Sa tête se courbe, ses genoux fléchissent.... Il ne peut articuler un mot....

" On accourt.... On s'émeut.... La mère a un cri : " Et.... Arthur ? "

" Le survivant courbe de plus en plus la tête, force ses yeux à produire quelques larmes ; puis, sans un mot, lève vers le ciel ses bras tremblants et.... s'affaisse, privé de sentiment, comme tout à l'heure.

" Mais cette fois, ce ne sera que pour la frime !.... Car je n'aime guère ce genre de pantomime, bon pour les femmes,—et encore !....

" Voilà mon programme pour l'arrivée !

" Et je défie bien le diable lui-même, mon digne patron, de venir me contredire ! ! !.... "

Après ce soliloque, Gaspard semble reprendre possession de son sang-froid ordinaire.

Au bout d'une minute employée à réfléchir, il reprit :

—Et, d'abord, cette blessure si opportune !—il ne faut pas qu'elle fasse trop des *siennes*, qu'elle dépasse les bornes d'une honnête hémorragie.... C'est qu'elle saigne, la gaillarde, comme si elle était " sérieuse ! "

Le misérable y porte la main, palpe, sonde du doigt, s'assure que l'os est intact et finit par dire :

—Ah ! bah ! une égratignure !.... Gardons-nous bien de laver la chose : ça lui ôterait du *gabarit* !.... Une simple compresse d'eau salée pour fermer le robinet au sang, et en route !

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Gaspard déchire un morceau de sa chemise de grosse toile, arrache une poignée d'herbes, qu'il trempe dans l'eau salée, assujettit cette compresse sur la plaie de sa tête, noue sous son menton le lambeau de chemise....

Et le voilà pansé provisoirement !

La fraîcheur des herbes trempées dans l'eau salée lui procure un soulagement immédiat.

Ses idées s'éclaircissent ; son cerveau se dégag : il peut analyser froidement la situation.

D'abord, le " coup de l'ilot " a-t-il réussi ?

Gaspard s'avance sur le bord de la mer et jette un long regard vers le large, dans la direction de l'ouverture de la baie, au sud-est.... Rien.

La mer affolée danse une gigue macabre au-dessus des rochers où il a abandonné son cousin.

Le cadavre du malheureux, roulé de vague en vague, doit être à l'heure présente en plein golfe, entraîné par le courant de Belle-Isle, qui porte au sud pendant le flux.

Au baissant, le noyé prendra-t-il le chemin du détroit, ou celui qui longe la côte ouest de Terre-Neuve, pour gagner l'Océan ?

Cela importe peu à Gaspard.

*Le cadavre d'un ennemi sent toujours bon ;* et, qu'il vienne s'échouer dans les environs de Kécarpoui ou sur les rivages de la grande île, ce cadavre ne pourra raconter à personne le drame de la nuit précédente, ni empêcher Gaspard Labarou d'épouser Suzanne Noël.

Telles furent les conclusions auxquelles en arriva le fratricide, après son inspection du golfe.

Restait la chaloupe à mettre en état d'affronter l'examen des gens soupçonneux.

Ce n'était qu'un jeu d'enfant pour Gaspard.

Que fallait-il " établir," en effet, pour appuyer la narration qu'il avait " arrangée " dans sa tête ?

Tout simplement ceci : qu'au moment de quitter l'ilot, la chaloupe, soulevée par une lame, était retombée sur une pointe de roc et s'était défoncée.

Le grappin étant levé, on avait dû partir comme cela, entraîné par la tourmente.

Alors commença une lutte épouvantable contre les éléments en furie....

Combien de temps dura cette lutte, rendue impossible par la perte des rames et de tout espar pouvant servir à diriger l'embarcation ?

Qui pourrait le dire ?

Peut-être dix minutes !.... Peut-être une heure !

Devenue le jouet des flots, mais chassée tout de même vers la côte par une saute de vent, la chaloupe se défendit comme elle put jusqu'au-dessus des rochers formant le bras occidental de la baie, dans les marées ordinaires.

Mais quand il fallut passer au milieu de ce chaos mouvant, les deux naufragés, se sentant perdus, firent leur acte de contrition.

Quelle gigue échevelée de montagnes d'eau heurtées ! quels sifflements sinistres de la tempête à son paroxysme ! que d'obscurité partout !....

A demi submergée, la chaloupe tourbillonnait au centre de cet enfer liquide, épave perdue, jouet des flots, cercueil flottant....

Glacés d'horreur et de froid, les deux naufragés, cramponnés aux bancs, se tenaient à chaque extrémité de la petite embarcation.

On ne parlait pas. A quoi bon, du reste, parler au sein de ce charivari !

A un moment donné, Gaspard crut entrevoir la masse sombre de la côte.

Il cria à son cousin :

—Terre ! terre ! nous sommes sauvés !

Mais aucune voix ne lui répondit.

Se penchant pour mieux voir, Gaspard constata avec horreur qu'Arthur avait disparu, emporté sans doute par une lame, ou tombé par-dessus bord, Dieu sait quand !....

Alors, pris de désespoir, il voulut périr lui, aussi. Mais au moment de mettre à exécution ce projet conçu en une minute d'affolement, il sentit que la chaloupe, après avoir été soulevée une dernière fois par un bourrelet d'eau, retombait sur la terre ferme....

Perdant pied, il fut lancé au dehors, sans même avoir eu le temps de faire un geste.

Et ce n'est qu'un peu avant le jour qu'il avait repris connaissance et s'était trouvé sur le sable du rivage, à plus d'un mille de la baie.

Ce récit fantaisiste, arrangé et " classé " dans la tête froide de Gaspard, il n'y avait plus qu'à retirer du flanc de la chaloupe la pointe de roc qui s'y était encastrée solidement.

Gaspard dut s'y prendre à deux fois et se servir d'un levier ; car telle avait été la force de projection qui avait jeté l'embarcation sur ce rocher pointu, que l'ouverture, une fois dégagée, semblait faite à l'emporte-pièce.

Par un hasard providentiel,—on verra plus tard pourquoi ce mot est souligné,—la chaloupe qui avait servi le plan infernal du meurtrier était venue s'éventrer sur une pointe de granit ferrugineux très dur, qui avait traversé le bois en laissant un trou net, de la même forme que sa surface anguleuse, y dessinant même les arrêtes de ses angles pyramidaux.

Gaspard, qui avait " de l'œil,"—comme disent les Italiens,—vit cela tout de suite.

S'emparant d'un caillou pesant, trouvé dans le voisinage, il s'es-

crima si bien qu'il finit par casser la pointe compromettante au niveau du rocher.

Puis, après avoir jeté, suivant son habitude, un regard soupçonneux de tous côtés, il alla cacher le tronçon cassé au plus épais des fourrés, au pied même de la falaise.

Cela fait, le prudent *nauffrageur*, tête et pieds nus, la chemise en lambeaux, le crâne entouré d'un bandage sanglant, prit tranquillement la direction de la baie.

## XIX

## UNE TROUVAILLE DE WAPWI.—A LA RESCOUSSE

Deux minutes plus tard, une tête effarée émerge du rideau de feuillage bordant la grève et des yeux brillants suivent le " naufragé," à mesure qu'il disparaît d'une pointe à l'autre.

C'est Wapwi.

Celui-ci est aus-i un naufragé sérieux, tandis que l'autre n'est qu'un *naufrageur*.

Mais... qu'a donc l'enfant ?

Ses joues sont flasques ; ses lèvres, décolorées....

Il se tient à peine sur ses jambes....



Gaspard s'en fut tomber tête première.—Page 60, col. 2

Ce qu'il a ?

Nous allons le dire : il revient du tombeau des marins, de cette mer si terrible, linceul mouvant de tant de braves gens.

C'est un ressuscité....

Une vague l'a englouti. Une autre vague l'a jeté sur le rivage.

Voilà pourquoi Wapwi flageole sur ses jambes, comment il se fait que nous le retrouvons au point du jour, émergeant d'un rideau d'arbres, au bord de la mer.

On se rappelle que le petit Abénaki, chagrin de voir accuser ses compatriotes du guet-apens de la passerelle, s'était donné pour mission de découvrir les coupables,—ou plutôt le coupable....

Car il aurait juré sur tous les manitous de la race rouge qu'une seule et même personne avait fait le coup, en sciant aux trois-quarts le tronc de sapin qui s'était rompu sous le poids de son " petit père " Arthur.

Il s'était bien gardé toutefois de faire part à personne de ses soupçons ; et, tant qu'il n'aurait pas une certitude raisonnable, des preuves à l'appui d'une accusation formelle, il devait se taire.

Donc, il n'avait pas parlé,—si ce n'est à Mimie et à Suzanne, auxquelles il avait promis de prouver que ses frères, les sauvages, n'avaient trempé en rien dans la tentative de noyade, restée jusque là enveloppée de mystère.

—Que je retrouve seulement le sapin, scié ou cassé, et je mettrai la main sur le coupable !....

Tel était le mot d'ordre de ce détective improvisé.

La veille même de cette journée, qui devait s'ouvrir par une catastrophe si terrible,—le *drame* de l'îlot,—Wapwi, muni de quelques provisions de bouche, chaussé de solides mocassins et armé d'un bon gourdin, quitta furtivement l'appentis où il couchait et se dirigea vers le fond de la baie.

Une sorte de radeau, fait de deux pièces de bois liées par des traverses, lui servit de bac pour traverser sur la rive est.

On avait improvisé ce bac primitif, depuis l'*accident*.

Ayant atteint sans encombre l'autre rive, Wapwi coupa droit devant lui, se réservant d'observer le contour de la pointe, à son retour, si la chose était nécessaire.

Au reste, comme nous l'avons dit, les deux plages intérieures de la baie avaient déjà été explorées minutieusement ; et, puisque la passerelle ne s'était pas échouée là, c'est que le courant l'avait entraînée bien plus loin.

Une saillie de la côte vue du large, se projetait dans la mer, à une quinzaine de milles en aval,—un peu plus loin que l'endroit, bien connu de Wapwi, où les Micmacs avaient campé, deux ans auparavant.

Si les deux bouts de la passerelle ne se trouvaient pas là, ils avaient dû gagner le golfe ou le détroit.

Inutile alors de se morfondre à les chercher.

Le mystère resterait insoluble, et Arthur serait toujours en butte à quelque tentative nouvelle,—d'autant plus qu'il ne croyait pas à la culpabilité de son cousin.

C'est ce sentiment de trompeuse sécurité qu'il fallait arracher, d'une main prudente, quoique sûre, de l'esprit du jeune homme.

Une fois sur ses gardes, " petit père " saurait bien parer les coups.

Voilà ce que se disait, depuis quelques jours, l'ingénieux enfant, et voilà aussi ce qu'il se répétait, ce matin-là, tout en trotinant comme un renard en quête de son déjeuner.

C'était loin, sans doute, cette langue de terre entrevue là-bas, allongée et noire de sapins.... Mais il comptait bien y arriver avant midi.

Une heure lui suffirait pour ses recherches ; une autre heure, pour se reposer.

Ensuite, il reviendrait et trouverait bien le moyen de regagner sa soupente, avant la marée haute.

L'événement justifia ses prévisions.

Le soleil n'était pas au milieu de sa course, que le petit Abénaki s'engageait sur la courbe que décrit la grève pour enserrer la pointe suspecte.

Vue de près, cette langue de terre est bien plus élevée qu'on ne le croirait en l'observant de la baie.

Des rochers considérables en composent l'ossature, et des sapins d'assez belle venue lui font un agréable vêtement.

Mais Wapwi, familiarisé d'ailleurs avec les aspects variés de cette étrange côte du Labrador, n'eut bientôt d'yeux que pour deux informes tas de branches à moitié enfouies dans le sable, et gisant l'un près de l'autre, sur le rivage de cette langue de terre.

C'étaient les deux bouts de la *passerelle*....

Et ces bouts étaient sciés nettement, avec une scie en bon ordre, une scie appartenant à des blancs !

Hourra !....

Wapwi lança en l'air son chapeau de paille et, malgré sa fatigue, esquissa des pas de danse tout à fait.... inédits.

Gaspard avait fait le coup !

Gaspard avait voulu noyer son cousin !!

Voilà ce que disaient ces deux tronçons de sapin, à moitié ensablés, sur une grève déserte !

S'il l'eût pu, Wapwi aurait volontiers traîné derrière lui ces " pièces justificatives ; " mais il se consola d'être obligé de les laisser pourrir là, en pensant avec raison qu'aucune marée, si forte fût elle, ne les dépêtrerait des couches de sable qui en enterraient les rameaux.

L'essentiel, pour le moment, était de savoir que ce qui fut la *passerelle* existait encore et que le trait de scie révélateur se voyait parfaitement.

Si la chose devenait nécessaire, plus tard, Wapwi pourrait dire :

" La passerelle a été *sciée*, et non cassée !....—Par qui ?....—Par quelqu'un ayant intérêt à ce qu'Arthur disparût.... Or, les sauvages n'avaient aucun grief contre ce jeune homme.... Cherchez le coupable autour de vous.... "

Ayant ainsi augmenté le *dossier* de Gaspard d'une pièce importante, Wapwi songea à sa petite personne, qu'il trouva bien fatiguée et terriblement affamée.

Le sac aux provisions eut bientôt raison de la faim, et un bon somme à l'ombre d'un sapin restaurerait en peu de temps les muscles épuisés.

(A suivre)

# LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Tandis que le mouvement régnait dans la chambre de Claudine, un calme souverain s'étendait dans la petite pièce de la paralytique. Enfin on cessa d'apporter des roses, de clouer des rideaux blancs, le reposoir se trouvait complet, et Joseph Lepic put se dire qu'il venait, dans son amitié pour la famille Tournil, de réaliser une merveille.

Claudine l'appela du geste.

— Mon bon Joseph, dit-elle, vous avez créé ici un coin du paradis, je demanderai à Dieu le bonheur de ma sœur et le vôtre.

Louise baissa les yeux sur sa couture, tandis que le jeune homme regardait la petite malade avec une expression de gratitude.

Vincent ne retourna pas au jardin. Tous les membres de la famille se groupèrent autour de Claudine, celle-ci se fit apporter tout ce qu'elle possédait. Pauvres trésors, en vérité ! quelques images, un chapelet, une croix d'argent, des ciseaux d'acier et un livre de prières. Elle distribua ses souvenirs, tranquillement, adressant à chacun une parole affectueuse, s'efforçant de bannir la tristesse de ses adieux suprêmes.

— Pierre, dit-elle, ce chapelet sera pour Cyprienne, je sais d'avance qu'elle est ma sœur.

Chacun avait reçu son présent ; sur le lit restait encore le livre de prières. Claudine hésita visiblement. Un combat se livrait en elle. Enfin, le doux ange du pardon murmura quelques mots à son oreille, elle inclina le front, en signe d'obéissance, prit le volume et appela Néra.

— Tu prieras pour moi dans ce livre, dit-elle.

— Ah ! Claudine ! s'écria la Tzigane, tu ne me détestes donc plus ?

— Si je n'ai pu te chérir assez, dit-elle, pardonne-le-moi... L'absent a pris trop de place dans ma vie, et Dieu m'en punit.

De tous ceux qui restaient près du lit de la malade, ce n'étaient ni François, ni Pierre, ni Louise, ni Marie qui souffraient davantage. Les regrets de Julien, les larmes de Vincent et celles de Nichette n'étaient rien à côté de la douleur de Georges.

Celui-ci s'attribuait la mort de Claudine. Ou plutôt il ne s'en accusait point, mais il se rendait compte du sentiment de la mourante répercuté dans toutes les autres âmes. On l'accusait implicitement. S'il eût veillé sur Claudine, Claudine n'eût pas été volé.

Depuis le jour de ce malheur, le pauvre enfant vivait face à face avec cette idée désolante, voyant un reproche dans tous les regards, trouvant dans chaque mot une allusion amère.

L'ombre de Claudine se dressait entre lui et les autres. Il restait en dehors du cercle intime, supporté, non pas aimé.

Nul n'aurait pu dire combien de larmes avait versées l'enfant, quelles prières ardentes s'étaient échappées de son cœur, implorant un miracle au prix de sa vie, cette vie décolorée qu'il considérait à l'avance comme perdue.

Tant que Claudine parut seulement souffrante, il put être possible à Georges de garder un peu de courage ; mais à mesure qu'elle s'affaiblit, il sentit, lui aussi, ses forces l'abandonner.

L'arrêt du médecin parut à Georges sa propre condamnation. Ce ne serait plus seulement la perte de Claudine qu'on lui reprocherait, mais la mort de la jumelle, de cette blanche et mignonne créature que le frère absent attirait dans la tombe.

On n'aurait plus pour lui que des regards de haine, et si ses frères ou ses sœurs tentaient de dissimuler leurs sombres pensées, il les devinerait au fond de leur âme, et chacune d'elles le torturerait comme si un nid de vipères sifflaient dans son sein.

Le trépas de Claudine ne sonnerait-il point son propre glas ?

Aurait-il le courage de vivre, après qu'on l'aurait portée au cimetière... Il n'avait point eu encore son legs suprême.

Cependant Claudine tournait à son doigt amaigri une bague d'argent qui ne l'avait jamais quittée. Avec effort elle prit la main de Georges afin d'y passer l'anneau ; mais ses forces la trahirent, la bague roula sur le sol, et il devint impossible de la retrouver.

On veilla tard. Quand Louise eut attaché les derniers rubans de la toilette virginale, et que Marie acheva l'ourlet du voile de tulle, onze heures sonnaient à la grande horloge.

Les yeux de Catherine se levèrent vers ce meuble antique.

Le même petit coucou de sapin venait de sortir et de crier d'une voix enrouée, comme il faisait depuis plus de quarante ans.

Il avait sonné les heures de joie de la vie de Catherine, quand elle entra au bras de son nouvel époux dans la maison du garde.

Elle avait sonné la naissance de dix enfants, sa couronne d'orgueil, ces enfants dont Jean Tournil accueillait la venue par des paroles de bénédiction. Mais aussi durant la nuit où Catherine attendait vainement le garde-chasse, elle sonna onze fois, et chacun de ces coups atteignit au cœur la femme et la mère. Et maintenant le coucou chantait de nouveau, et l'agonie de Claudine était proche ; et le lendemain, peut-être en même temps que s'envolerait le dernier soupir de Claudine, le petit oiseau de bois chanterait de sa même voix, sans se douter qu'on lui répondrait par des sanglots.

La famille se couche. Dort-elle ? La mère étouffe ses larmes, les garçons se sentent le cœur brisé. Georges regarde l'avenir d'un œil sombre, l'œil d'un homme, et non plus d'un enfant.

Nichette et la paralytique reposent seules paisiblement.

La première rêve que sa chambre s'emplit d'anges au vol rapide, aux ailes éclatantes. Les uns portent des fleurs dans des corbeilles, les autres agitent des encensoirs, les plus petits, des angelots dont on ne voit que le visage souriant et les ailes unies, s'agitent d'un mouvement semblable à celui des abeilles. Le plus grave tient un livre, et y inscrit des lignes que Nichette ne peut pas lire d'abord ; mais bientôt sur la page blanche, surgit en or pur et en carmin la figure d'un pélican céleste, ouvrant son sein devant le bec avide des petits. Et les voix des anges murmurent

— Pureté ! charité ! pardon !

La paralytique fait un autre rêve :

Elle descend une haute montagne abrupte et rocheuse ; ses pieds sont déchirés par les ronces et par les cailloux ; mais sans songer au martyre qu'elle endure, elle va plus vite, toujours plus vite, poussée par l'avertissement impérieux de son cœur. Tout à coup, elle s'aperçoit qu'elle n'est pas seule. Une figure majestueuse, vêtue d'une robe de laine rosée et enveloppée d'un simple manteau bleu, descend en même temps qu'elle. Madeleine ne saurait voir son visage caché par les plis du manteau ; mais elle sent, à côté de cette figure dont elle devina la beauté souveraine et l'angélique bonté, une consolation qui s'infiltrait au fond de son âme. Quelque chose qui n'est point une voix et qui semble plus qu'une pensée, lui révèle que cette femme voilée souffre de sa douleur, et qu'elle porte au cœur une plaie. C'est une mère comme elle. Une mère martyrisée, regardant le ciel pour conserver la force d'endurer sa passion.

Et la marche de Madeleine s'accélère, son sang tache la route, elle va toujours, toujours...

Au loin, elle aperçoit deux formes indistinctes ; que voit Madeleine ? Le Christ dans sa robe rouge, la croix à l'épaule, couronné d'épines, défiguré, défaillant... Et la figure au manteau bleu, sans rien perdre de la majesté de ses mouvements, descend plus vite, plus vite.

Mais l'autre ? Qui est l'autre ? un misérable couvert de haillons, à la barbe inculte, aux cheveux embroussaillés dérobant la vue du visage.

Il s'avance avec peine, et semble parfois tenté de se précipiter du haut des rocs dans un abîme invisible... Mais alors un regard du Christ, regard dont le misérable ne croise pas le divin éclair, mais dont il sent au fond de lui-même la chaleur et la lumière, lui rend la force, non pas de marcher, mais de se traîner sur le chemin...

Les deux femmes sont près, maintenant, bien près des voyageurs... La grande figure drapée de bleu lève son manteau d'azur, dont un pan lui sert de voile et, les bas tendus vers le Christ, elle tombe à genoux.

— Marie ! dit Madeleine.

Marie essuie le divin visage, elle se répand en paroles de pitié, d'amour et d'adoration, puis, désignant l'homme qui vient de tomber sur la poudre du sentier, incapable de faire un pas de plus :

— Cette âme ! dit-elle au Christ, donnez-moi cette âme.

Le Sauveur ne répond pas.

— O mon fils ! reprend Marie, la femme qui marche à mes côtés fut aussi une mère martyre ; durant de longues heures, courbée sur le pavé des églises, elle a prié devant les images qui vous représentent couché sur mes genoux, mort et livide... cette âme, donnez-moi cette âme !

Et le Sauveur ne répond toujours pas.

— Alors Marie effleure de ses mains tremblantes la couronne aiguë, les plaies saignantes, et sa voix, dont la supplication se fond dans les larmes, ajoute :

— Il expiera ! Sa mère ne peut avoir souffert et prié en vain ! c'est le larron pénitent, c'est le meurtrier qui veut racheter son crime. Une goutte de votre sang le peut laver, laissez-moi la lui mettre au front comme un baptême.

Marie approche un de ses doigts rougis dans la pourpre vive du sang divin, du front de l'homme étendu sur la route, et dont Madeleine jusque-là n'avait pu voir le visage, et soudain cette figure s'éclaircit, ces yeux se tournent vers le Christ et Madeleine s'écrie :

— Mathieu ! mon fils !

RAOUL DE NAVERY

A suivre

EXPÉRIENCE CONCLUANTE

Elle résulte de plusieurs milliers d'observations : c'est que pour toutes les affections de la gorge et des poumons, le seul et unique remède, c'est le *Baume Rhumal*. En vente partout.

CHOSSES ET AUTRES

—La consommation annuelle de sel aux Etats-Unis est de cinquante-six livres par tête d'habitant, soit un boisseau.

—C'est le 1er janvier 1898 que New-York agrandi commencera son existence. Sa population sera alors d'environ 3,500,000 habitants.

—L'empereur Guillaume rendra prochainement visite au roi Léopold II. Durand son séjour en Belgique, il visitera le champ de bataille de Waterloo.

—Les plumes d'autruche n'ont pas encore abandonné le royaume de la mode. On continuera cet été à en porter encore, de toutes les dimensions et de toutes les couleurs.

—Un service intérieur des postes a été organisé en Chine et fonctionne depuis le 20 février 1897. C'est un des effets du tour du monde par Li-Hung-Chang.

—On mettra bientôt en opération à Askosh, Wisconsin, une manufacture de ficelle d'un nouveau genre. Elle emploiera 300 mains, et fabriquera de la ficelle avec les herbes de marais, ce qui n'a jamais encore été tenté.

—La garde-robe de l'empereur Guillaume II est estimée à \$500,000. Douze valets sont chargés d'en prendre soin. Guillaume a des uniformes de tous les régiments allemands et de la marine impériale. Il possède aussi des uniformes autrichiens, russes, suédois, anglais et autres, qu'il revêt dans ses voyages à l'étranger.

—Des édifices entièrement construits de verre commencent à devenir à la mode. Des manufacturiers silésiens préparent des briques de verre pour la construction de bâtiments de tout genre, réclamant pour ceux-ci l'avantage de la variété de couleurs, libre accès de la lumière et bon marché des matériaux. Pour les usines qui demandent beaucoup de clarté, ce produit est particulièrement recherché.

A PEU DE FRAIS

On guérit à peu de frais, et sans changer son régime, toutes les affections des voies respiratoires en faisant usage du *Baume Rhumal*, 25c partout.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 1er mai 1897 : Frédéric Mistral, A. Albalat ; Mlle de Valgenseuse, Cte de Mouy ; Les Arméniens, les Crétois et l'Europe, J. Psichari ; Les victimes du sultan, J. Denais ; L'utilité et la grandeur de l'idée de patrie, L. Legrand ; La piété révolutionnaire, L. de la Brière ; Extraits de ses mémoires inédites, Gén. Chlapowski ; Lettres sur la politique extérieurement, Mme Juliette Adam. Pages courtes : Au mont Hymette ; Le mal de terre ; le jeune roi de Germanie ; Notes, impressions, réflexions ; Marché.

La quinzaine : Décentralisation ; Provinces ; Etranger ; Armée ; Colonies ; Critique littéraire ; Critique musicale ; Critique dramatique ; Sciences ; Notes d'art ; Finances ; Bibliographie ; Sport ; Carnet mondain ; Mode.

PRESCRIPTION FAVORITE

La prescription favorite pour le traitement du rhume, de la grippe, de la toux et de la bronchite, tout le monde la connaît aujourd'hui, c'est le *Baume Rhumal*, le célèbre spécifique français, le remède souverain contre toutes les affections de la gorge et des poumons.

Les Meilleures Années

De la vie sont les années de santé. Etes-vous dans cette heureuse période ? ou bien, comme des milliers d'autres, êtes-vous à vous lamenter sur votre état, l'esprit continuellement tourmenté par une inquiétude désespérante ?

Ces sentiments sont particuliers à la FAIBLESSE FEMININE.

Guérissez ce mal de dos et ce tourment de tête, ramenez ce vigoureux appétit et ce sommeil réparateur, et le monde aura chargé d'aspect pour vous. Quel est le remède ?

Les Pilules Rouges

... du Dr Codèppe

POUR FEMMES PALES ET FAIBLES

Votre cas, tout mauvais qu'il vous paraisse, n'est pas pire que des milliers d'autres qui n'ont pas été simplement traités, mais guéris par ce remède d'une renommée universelle. La faiblesse physique et la démoralisation se dissipent devant ce remède comme la rosée devant le soleil du matin. La dépense n'est pas une excuse parce que c'est le moins cher aussi bien que le meilleur remède pour le soulagement des maladies féminines que la science ait encore produit.

Écrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Codèppe ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte ; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la malle, sur réception du prix, aux Etats-Unis ou au Canada. Adressez :

CIE CHIMIQUE FRANCO AMERICAINE  
Dept. Médical, B. P. 2306, Montréal.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT-JACQUE,

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, RUE SAINT-JACQUES

"BATISSE IMPÉRIALE" MONTRÉAL

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

APRÈS L'AVANTAGE  
Photographes  
No 360 RUE ST DENIS  
TEL. BELL 7283. MONTREAL  
MARCHAND 843 P. Q.

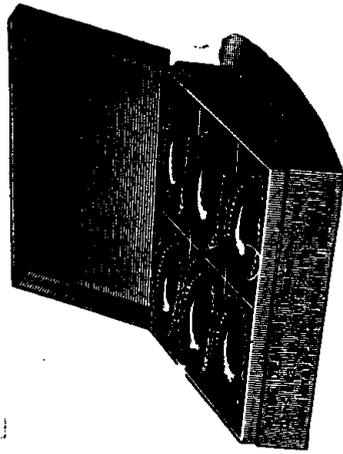
Buvez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'Apollinaris et de la Johannis. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicier. Echantillons fournis sur demande, par la COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.

CAPSULES TAETZ

Elastiques Russes

BREVETÉES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER



Les Capsules Taetz (forme bonbons) adoptées par les sommités médicales du monde entier, constituent le mode le plus pratique pour prendre à haute dose sans aucune repugnance et sans le secours de la cuillère les médicaments de mauvais goût, tels que : Les Huiles de Ricin, de Fote de Morue, Baume de Copahu, etc., etc.

Les véritables Capsules Taetz d'une extrême finesse sont facilement digérées par les estomacs les plus délicats, grâce à leur préparation spéciale imitable.

Elles procurent des effets immédiats, les principes actifs qu'elles renferment n'étant altérés par aucun mélange.

Dépôt pour le Canada

Maisons ROYER et ROUGIER Frères  
55 St. Sulpice Street, MONTREAL  
Gros: R. TAETZ & Co, 46, r. de Bretagne, Paris

DR BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES MODERNES

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

Banque Ville-Marie

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de trois pour cent (3 p.c.) pour les six mois courants, égal au taux de six pour cent (6 p.c.) par an, a été déclaré sur le capital payé de cette institution, et qu'il sera payable au Bureau Chef ou à ses succursales, le ou après lundi, le premier jour de juin prochain. Les livres de transfert seront fermés du 17 au 31 mai inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau principal, mardi, le 15 juin prochain, à midi.

Par ordre du Bureau de Direction.  
W. WEIR, Président.

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéicommiss.

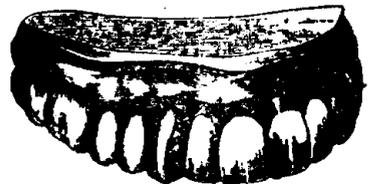
Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL  
Achète des débitures et autres valeurs désirables.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Un PRÊTRE  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les  
PILULES ANTONIO  
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.  
Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Points, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARV.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal, parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus grand tirage du Canada, sans exception.

PLUS DE

54,000

PAR JOUR

